

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 9 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 269.—SAMEDI, 29 JUIN 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Surpris par l'inondation au moment du repas.—2. Sauvetage d'une famille.—3. Maisons en flammes à la dérive.—4. Vue de Johnstown avant la catastrophe

LE DÉSASTRE DE JOHNSTOWN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 JUIN 1889

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Poésie : Blonde ou brune ? par Chs-M. Ducharme. — Propos du docteur, par le Dr Ambo. — Biographie de Monsignor E.-C. Langevin. — Procession de la Fête-Dieu, par L. Gougeon. — Nos gravures. — Souvenir ! par Paul Durand. — Connaissances utiles. — Poésie : La maison du bon Dieu, par Achille Paysan. — Curiosités ethnographiques. — Légendes brésiliennes, par F. Delaye. — Choses et autres. — Le billard (avec dessin). — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère.

GRAVURES : Portrait de feu Monsignor Edmond-Charles-Hypolite Langevin. — Le désastre de Johnstown (quatre dessins). — Vue à vol d'oiseau du Champ-de-Mars et des divers palais de l'Exposition Universelle. — Exécution par l'électricité : La chaise et l'appareil employé pour l'exécution des condamnés à mort, aux Etats-Unis. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le soixante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juin) aura lieu SAMEDI, le 6 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Les morts durent bien peu ; laissons les sous la pierre ; Hélas ! dans leur cercueil ils tombent en poussière Moins vite qu'en nos cœurs.

A dit Victor Hugo après que tant d'autres l'ont pensé, mais les Américains qui font si peu de cas de la vie . . . des autres, veulent que leur dépouille mortelle soit léguée à leurs descendants avec toutes les apparences de la vie.

Une nouvelle compagnie appelée "New Mausoleum" vient de se former à New-York, et offre ses services au public.

Ces industriels, qui veulent vivre des morts, ont lancé une circulaire dans laquelle ils invitent leurs contemporains à renoncer à la coutume d'enterrer leurs parents décédés, et de recourir à leur procédé qui est la dissiccation. Les corps soumis à une série d'opérations conserveront leurs formes pendant un certain nombre d'années (garanti par la compagnie), et déposés dans des caveaux particuliers où l'on pourra les voir à volonté.

La circulaire est très bien illustrée.

Mais cette idée de préserver les corps, d'une destruction qui semble être la loi naturelle, n'est

pas nouvelle, car les Egyptiens surtout l'ont mise en pratique d'une façon merveilleuse et, pour faire bien comprendre le système employé par eux, je vais vous faire assister au dépouillement d'une des momies soignées de l'ancienne Egypte, d'après le récit d'un savant :

En allant du dehors au dedans, on trouvait d'abord autour de la momie une sorte de cartonnage épais, à masque doré, moulant autant que possible les formes du corps enseveli.

Le cartonnage une fois ouvert, une vague et délicieuse odeur d'aromates, de liqueur de cèdre, de poudre de santal, de myrrhe et de cinnamome, se répandit par la cabine de la cange, car le corps n'avait pas été englué et durci dans ce bitume noir qui pétrifie les cadavres vulgaires, et tout l'art des embaumeurs semblait s'être épuisé à conserver cette dépouille précieuse.

Un lacis d'étroites bandelettes en fine toile de lin, sous lequel s'ébauchaient vaguement les traits de la figure, enveloppait la tête ; les baumes dont ils étaient imprégnés avaient coloré ces tissus d'une belle teinte fauve. A partir de la poitrine, un filet de minces tuyaux de verre bleu, semblables à ces cannetilles de jais qui servent à broder les basquines espagnoles, croisait ses mailles, réunies à leurs points d'intersection par de petits grains dorés, et, s'allongeant jusqu'aux jambes, formait à la morte un suaire de perles digne d'une reine.

Sur la tête de la momie était placé un riche miroir en métal poli, comme si l'on eût voulu fournir à l'âme de la morte le moyen de contempler le spectre de sa beauté pendant la longue nuit du sépulchre.

Au long du corps on avait mis l'étroite cuvette carrée en bois de santal, où de son vivant la morte accomplissait ses ablutions parfumées.

La momie une fois hors du cartonnage, le savant commença à la démailloter avec l'adresse et la légèreté d'une mère voulant mettre à l'air les membres de son nourrisson ; il défit d'abord l'enveloppe de toile cousue, imprégnée de vin de palmier, et les larges bandes qui, d'espace en espace, cebraient le corps. Puis il atteignit l'extrémité d'une bandelette mince enroulant ses spirales infinies autour des membres de la jeune Egyptienne.

Elle peletonnait sur elle-même la bandelette, comme eut pu le faire un des plus habiles embaumeurs de la ville funèbre, la suivant dans tous ses méandres et ses circonvolutions. A mesure que son travail avançait, la momie, dégagée de ses épaisseurs, comme la statue qu'un praticien dégrossit dans un bloc de marbre apparaissait plus svelte et plus pure. Cette bandelette déroulée, une autre se présente plus étroite et destinée à serrer les formes de plus près. Elle était d'une toile si fine, d'une trame si égale, qu'elle eut pu soutenir la comparaison avec la batiste et la mousseline de nos jours.

Enfin, la jeune Egyptienne, morte depuis trente siècles, apparut belle encore et comme endormie aux regards du savant et de son ami émerveillé.

* * On croit rêver en lisant ces lignes, et cependant rien n'est plus vrai. Au reste, ne sait-on pas qu'il y a quelques années on a retrouvé le corps du grand Pharaon, de Rhamses II—ce Napoléon des Egyptiens, comme l'a nommé un écrivain moderne—et qu'il était encore assez bien conservé pour donner une idée exacte des traits et de la physionomie du grand roi.

Mais toutes les précautions prises par les monarques égyptiens pour assurer leur tranquillité après leur mort, leurs sépulchres cachés dans les flancs des montagnes creusées, l'entassement des pierres énormes, rien n'a pu soustraire leur dépouille à la curiosité des savants, des curieux et surtout des voleurs.

Quand aux Américains, où veulent-ils en venir avec leur méthode de conserver les corps, même indéfiniment ?

Les morts vont vite, et de tout temps, l'oubli a suivi de près leur disparition de la scène de la vie ; on les a brûlés, enterrés, momifiés, abandonnés aux oiseaux de proie ou aux fauves, mais on ne se souvient que de quelques uns, et la découverte du cadavre de Sesostres n'a provoqué qu'un sentiment de curiosité et non d'affection.

Les anciens comprenaient si bien cela, qu'à Rome, des bouffons assistaient même aux funérailles des grands personnages ; ils y figuraient pour amuser, par leurs grimaces et leurs plaisanteries, la foule qui marchait derrière le corps, "afin qu'elle s'ennuyât moins à suivre le convoi", dit un auteur.

* * Nos corps, pour le cas que l'on en fait de notre vivant, ce n'est pas trop la peine de les conserver après notre mort, et il serait à désirer que l'on inventât, au contraire, un moyen de les préserver longtemps quand ils sont animés par l'âme, mais certains médecins ne sont pas de cet avis.

Il vient de se dérouler, en effet, à Montréal, un procès qui, en Europe, aurait eu le plus grand retentissement, tant certains détails en sont stupéfiants.

Un médecin poursuivait en dommages un de ses confrères pour avoir dit que par son incapacité il avait fait mourir une femme qu'il avait opérée.

Dans l'audition de la cause, un des témoins, médecin lui-même, a déclaré qu'en effet le demandeur avait agi comme un charlatan et que l'opération avait été une véritable boucherie, et cela en sa présence et devant un troisième médecin.

Bien plus, il a ajouté en réponse à une question à lui faite par son avocat, qu'il ne s'était pas opposé à cette prétendue boucherie, et bien que reconnaissant l'incapacité de son confrère, il n'avait pas fait l'opération lui-même par étiquette professionnelle !!!

Ainsi, c'est une chose admise que nous sommes exposés tous les jours à nous faire assassiner, sans pouvoir nous défendre, en présence de gens qui ont conscience de ce qui se passe, qui peuvent nous porter secours, mais qui se gardent bien de le faire parce que l'opérateur est plus âgé qu'eux et que l'étiquette professionnelle les oblige à rester simples spectateurs du crime.

Mais cela dépasse les limites du possible ! Cela ne se voit pas chez les sauvages les moins intelligents ! C'est incroyable ! On ne peut pas même rêver pareille absurdité ! et l'énormité même de cette prétention me fait croire que l'opération n'a pu avoir lieu dans les conditions relatées par cet étrange témoin.

Trois explications peuvent se présenter à l'esprit du lecteur qui a pris connaissance de ce procès :

—La version donnée par le médecin témoin, est exacte ; alors, lui-même est coupable de ne pas avoir empêché la tuerie, et il doit être châtié.

—Cette version est fautive ; dans ce cas, le même témoin doit être puni pour avoir rendu un faux témoignage.

—Les rapports des journaux sont inexacts ; dès lors les journalistes doivent être poursuivis pour avoir calomnié et le demandeur et le défendeur.

Mais de quelque manière que l'on envisage la cause, il est nécessaire, dans l'intérêt public, que les choses n'en restent pas là, et que quelqu'un supporte les conséquences de sa faute.

Que deviendrait donc l'honneur—je ne parle pas de l'étiquette—que deviendrait donc l'honneur du corps médical, si l'on allait passer l'éponge sur ce scandale et n'en plus parler ! Que deviendrons nous, si, dans chaque médecin, nous avions le droit de voir un meurtrier ou son complice !

Ce que nous demandons aux médecins n'est pas tout du savoir-vivre entre eux, que du savoir faire vivre pour nous.

* * L'étiquette professionnelle a donc ses dangers, de même que l'étiquette des cours a ses ridicules, il faut de l'esprit ou tout simplement du bon sens pour éviter les conséquences des excès dans les deux cas.

On sait à ce propos que la reine Victoria tient beaucoup à ce que les règles de l'étiquette de la cour soient régulièrement observées, mais elle sait aussi comprendre qu'on s'en écarte quand il le faut. Elle a elle-même montré l'exemple de cette nécessité.

Un jour, à Londres, dans une soirée royale, la lampe se mit à filer. La reine se leva et baissa la lampe.

Stupéfaction générale.

—Quoi ! Votre Majesté a daigné elle-même . . . s'écrier une dame d'honneur.

—Mon Dieu, oui, répondit la reine. Si je m'étais écriée : la lampe file ! une de mes dames d'honneur aurait dit au chambellan : " Mais, voyez donc, monsieur, la lampe file ! " Le chambellan aurait dit au premier valet de chambre : " Monsieur, la lampe de la reine file ! " Le premier valet de

chambre aurait appelé un domestique, et la lampe filerait encore. J'ai mieux aimé l'arranger moi-même.

Voilà du bon sens, au moins.

—Mais, me dit un ami en parcourant ma causerie, Sa Majesté n'a agi que par sympathie en se souvenant qu'autrefois les reines aussi... filaient. Ne tenant plus la quenouille, elle n'a pas voulu qu'une lampe filât en sa présence.

Moquons-nous de l'étiquette
Et du sot qui l'inventa.

A dit Marmontel, et je suis de son avis.

Leon Lédoux

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Rendus à ce deuxième étage, en effet, nous dominons tous les autres monuments de Paris, et la grande ville apparaît déjà aux yeux comme un immense plan déposé sur un tapis vert, plus vaste encore. Nous avons encore là à notre disposition un charmant buffet, ou l'on trouve des gâteaux plus charmants encore : il paraît qu'on leur fait honneur, car il n'y a rien de tel pour aiguiser l'appétit qu'une ascension comme celle que nous faisons, nageant dans ce grand air qu'on respire à pleins poumons et ayant pour ainsi dire quitté la terre pour planer dans un autre monde !

Mais voici du curieux : Dans un coin de la plateforme est établi un élégant pavillon sur lequel, au milieu des banderoles et des guirlandes, se détache ce nom : *Le Figaro* ! Que diable *Le Figaro* vient-il faire ici, et jusqu'où le journalisme va-t-il se nicher ! Allons-nous encore, nous qui croyions avoir quitté la terre, nous sentir les oreilles agacées du grincement des opinions politiques, va-t-on venir nous parler de la prochaine guerre, des émeutes d'Allemagne, des élections, des emprisonnements, du brav' génè... Non, rassurez-vous, mes amis, la tour Eiffel étant élevée pour célébrer le triomphe de la Paix et la splendeur de ses fruits, tout en elle est paisible et tranquille, et le *Figaro* n'est venu faire son nid dans ce vaste treillis que pour ajouter un attrait de plus au colosse qui l'abrite sous ses membres énormes.

En effet, là, à près de 400 pieds du sol, fonctionne vite, vite, une presse rapide qui imprime à pleines journées un charmant exemplaire de ce journal où se publie le récit des mille aventures, des mille faits divers se passant quotidiennement sur le vaste édifice et dans toute la grande exposition étendue à ses pieds.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que chacun des visiteurs a droit à l'un de ces exemplaires. On le lui délivre au guichet du pavillon où, après avoir donné son nom, il reçoit le journal, portant sur la première page : "Aujourd'hui le— 1889, M.— (ici le nom du visiteur), a fait l'ascension de la tour Eiffel." C'est un certificat en bonne et due forme, signé et paraphé par le directeur du journal.

Mais si vous le voulez bien, maintenant que nous avons à notre goût contemplé le paysage, mangé des gâteaux où fumé une cigare, tout cela presque à la hauteur de la plus grande des pyramides d'Egypte, nous allons nous disposer à prendre un nouveau ticket pour le 3e étage ; c'est que nous ne sommes pas encore à la moitié de notre course, et que nous avons encore près de 600 pieds à franchir ! Achetez donc votre billet, n'oubliez pas surtout votre *Figaro*, et partons !

Jusqu'ici, les ascenseurs nous avaient portés en suivant une pente inclinée ; celui-ci va nous enlever en suivant la ligne droite du fil à plomb. Comme la course à exécuter est énorme, six cents pieds, on la fait en deux coups ; c'est à dire que rendus à environ huit cents pieds du sol, on quitte la cabine, et au moyen d'une petite passerelle, on se rend dans une seconde cabine qui nous enlève jusqu'au 3e étage ; c'est là la fin de notre course. Ici on ne se trouve plus sur une galerie décou-

verte, comme aux étages inférieurs, mais bien en une vaste salle garnie tout autour de grandes glaces de cristal, qui permettent, en prévenant tout accident, de contempler l'incomparable horizon ouvert devant soi.

Le spectacle est aussi beau la nuit que le jour ; en effet, quand la nuit est venue, les visiteurs ont sous les yeux un spectacle que seuls jusqu'ici ont eu les aéronautes : Paris s'étendant au loin dans l'obscurité comme une immense tache de lumière. Bien plus, grâce aux puissants réflecteurs électriques, on peut également, avec des longues-vues, distinguer en pleine obscurité, des villages, des villes et même des personnes marchant au loin dans les campagnes.

C'est ainsi qu'en temps de guerre, grâce à ces appareils, on pourra suivre pas à pas une armée dans sa marche, observer ses mouvements, démasquer ses batteries et même les photographier s'il est besoin.

Les réflecteurs de la tour Eiffel sont les plus puissants que les hommes aient jamais faits. Ils se composent de miroirs énormes, de plus de trois pieds de diamètre, du milieu desquels jaillit un jet de lumière équivalant à huit millions de lampes dites Carcel. Or, la lumière du soleil, en plein midi, est égale à six mille lampes Carcel seulement ; il se trouve donc que la lumière de ces réflecteurs est plus de mille trois cents fois plus forte que celle du soleil !

En temps de guerre, vous comprendrez sans peine quels services peuvent rendre de pareilles lumières ! On a calculé qu'en projetant ainsi des rayons lumineux sur des nuages et en les interrompant à des espaces de temps convenus d'avance, on pourrait faire des signaux à plus de cent quatre-vingt-cinq milles de distance !

Pour répondre à ceux qui prétendaient que la tour Eiffel ne servirait jamais à rien, un savant, M. Jansen, a déjà fait des expériences très importantes sur les lois d'affaiblissement de la lumière à mesure qu'elle traverse une couche plus ou moins épaisse d'atmosphère, et bientôt, espérons-le, nous entendrons parler de découvertes surprenantes grâce à ce phare géant qui laisse si loin derrière lui tous les autres phares de l'univers !

Un citoyen de Bar-sur-Aube, à cent dix milles à peu près de Paris, étant monté sur une colline, a aperçu au loin dans la nuit une nouvelle étoile qui brillait dans le ciel : c'était la lumière de la tour Eiffel, avec ses rayons bleus, blancs et rouges, étoile de la paix si jamais il en fut, qui planait dans les cieux étonnés, lançant à travers l'espace ses glorieux rayons, comme pour annoncer au monde une des plus belles victoires que la France ait jamais remportées.

LE MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui une vue du Champ-de-Mars et de ses constructions. Ses lecteurs pourront facilement suivre sur ce plan la promenade qu'ils me font l'honneur d'affectuer avec moi. Nous sommes partis ensemble des hauteurs du Trocadéro, qui ne se trouve pas sur la gravure, mais qui est situé juste en face du pont d'Iéna, à droite. Nous avons passé ce pont et sommes arrivés en face de la tour Eiffel. A ses pieds, nous avons parcouru l'histoire de l'habitation humaine, admiré la grande fontaine de M. de St-Vital, et enfin nous avons tenté l'ascension du géant de fer.

On peut se faire une idée de l'énormité de toutes les constructions du Champ-de-Mars, et en particulier de la tour, en considérant combien paraissent petites les maisons situées vers le bas de la gravure, dans les rues avoisinant le Champ-de-Mars. Ces maisons, qui pourtant ont leurs six étages bien comptés, semblent des jouets d'enfant à côté des autres édifices.

Les deux dômes qui s'élèvent à peu près vis-à-vis l'un de l'autre sont ceux qui surmontent les palais des beaux-arts et des arts libéraux. Plus au fond, on aperçoit le majestueux dôme central, qui forme la grande entrée d'honneur de l'Exposition.

Enfin, tout à l'extrémité de la gravure, on peut voir une partie de la vaste toiture du palais, des machines, qui couvre à elle seule une surface de près d'un million de pieds carrés !



BLONDE OU BRUNE ?

Est-elle blonde ou brune,
Celle qu'en rêve j'entrevis
Effleurant, à la brune,
Les mousses sombres du taillis ?

La gaze d'un blanc voile,
Tamisait l'éclat de ses yeux
Brillant comme une étoile,
Comme une étoile dans les cieux

Ses mains fines et roses,
Pétale à pétale, et sans bruit,
Livraient des fleurs mi-closes
Aux molles brises de la nuit ;

Aux échos des ravines,
Sur un rythme mystérieux :
Ses lèvres purpurines
Redisaient un chant gracieux ;

Était-ce une bluette,
Un appel aux tendres amours ?...
Son babil de fauvette
Je voudrais l'entendre toujours !

Longtemps sous la ramée
Retentirent ses frais accents
Mélant leur note aimée
Aux soupirs des rameaux mouvants ;

Mais trop tôt, dans mon rêve,
S'éteignirent ses trilles d'or ;
A l'aube qui se lève
Voilà pourquoi je dis encor :

Est-elle blonde ou brune,
Celle qu'en rêve j'entrevis
Effleurant, à la brune,
Les mousses sombres du taillis ?

Ch. M. Duhamel

DEUX MOTS DU DOCTEUR

*DE LA CONTAGIOSITÉ DE LA ROUGEOLE

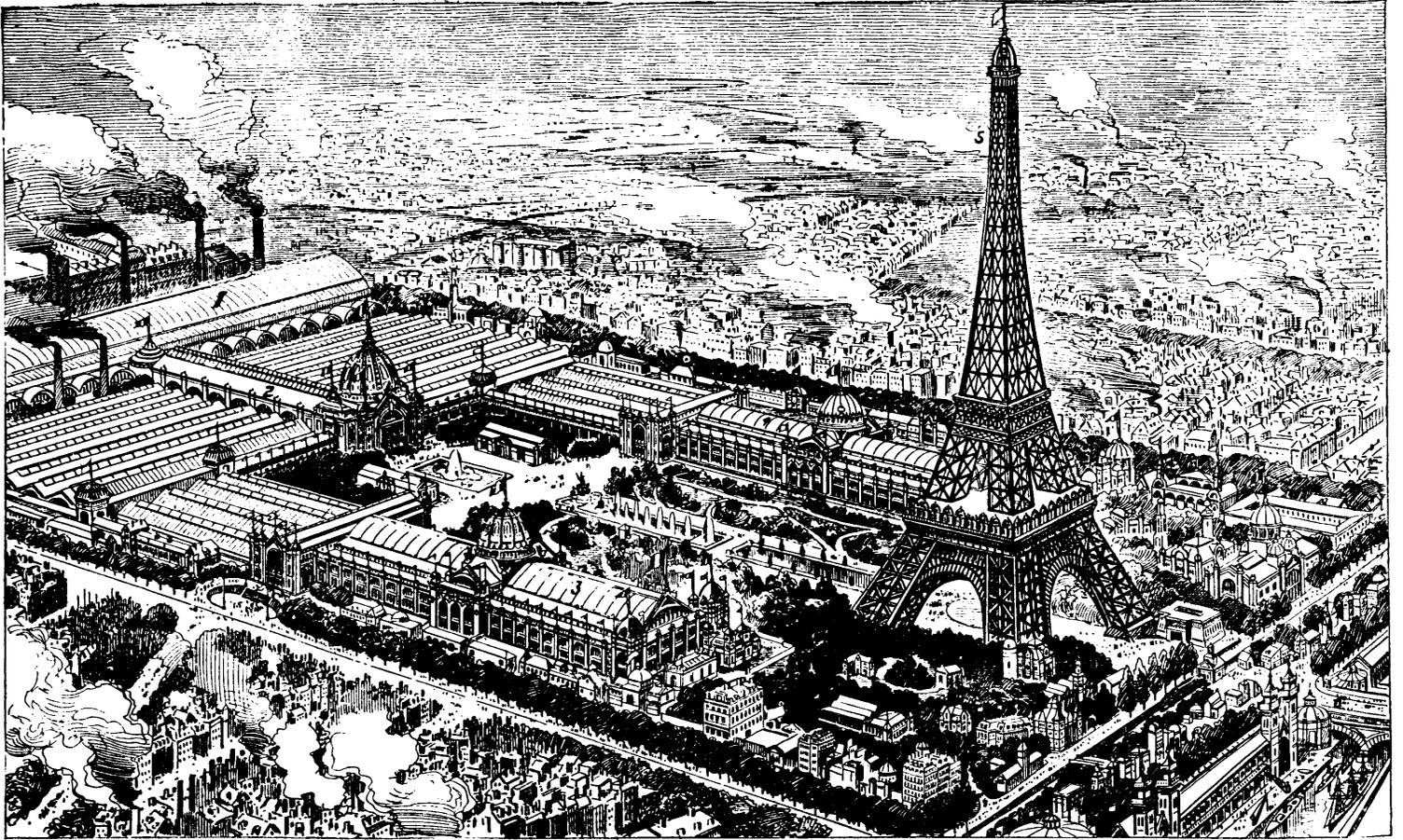
La rougeole est une maladie généralement contagieuse, caractérisée par de la fièvre, une inflammation catarrhale de la conjonction et des voies respiratoires et une éruption de taches rouges.

La contagion se fait à la suite de rapports immédiats avec un individu malade ou par l'intermédiaire d'objets, ou de personnes qui se sont trouvés en rapport avec lui. L'air également peut être le véhicule de l'agent infectieux, mais dans un rayon très restreint.

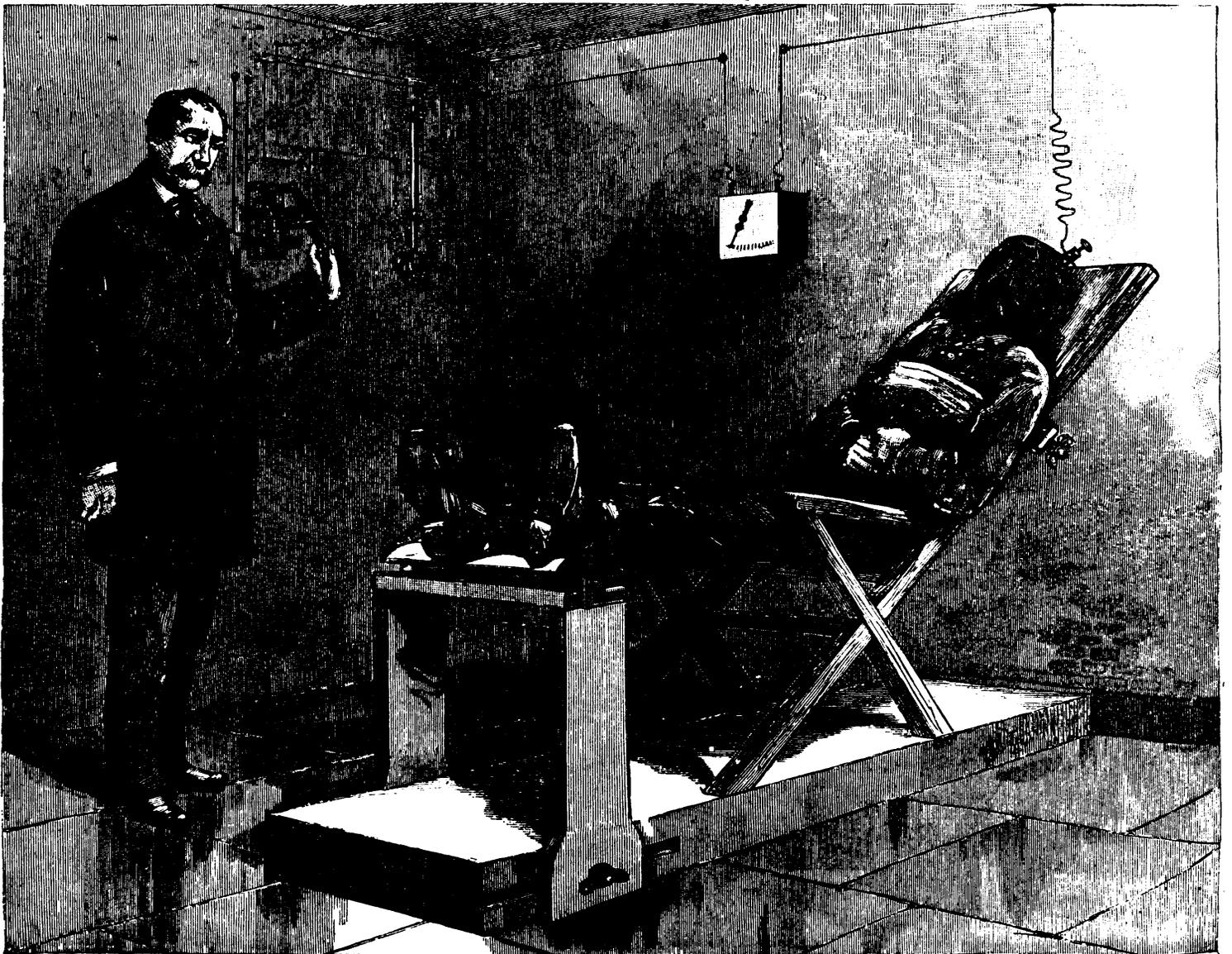
La rougeole est une maladie très répandue, très contagieuse et à laquelle peu de personnes échappent. Une première atteinte confère souvent l'immunité ; mais cette règle a de très nombreuses exceptions. On peut avoir plusieurs fois la rougeole.

Puisque la rougeole est contagieuse, il paraît utile d'éloigner quand un enfant à la rougeole ses frères et sœurs et en générale tous les enfants et les adultes qui vivent avec lui. Malheureusement on ne reconnaît la rougeole que trop tard ; l'éruption ne paraît au bout de trois ou quatre jours, et, si alors on éloigne les autres enfants, ils emportent avec eux le plus souvent le germe de la maladie qu'ils ont contracté pendant la période d'invasion et l'apportent dans les nouvelles familles où on les met en pension. Ainsi donc (j'ai l'air d'écrire un paradoxe) l'isolement tel qu'il se pratique d'habitude dans la rougeole, est une cause de propagation de la maladie. Ainsi, en présence d'un cas de rougeole, ne laissez pas approcher du malade d'autres enfants, mais n'éloignez pas ceux qui vivent avec lui, vous les auriez presque toujours malades loin de vous.

Le germe de la rougeole est très peu résistant : c'est un microbe qui se détruit rapidement sans qu'on ait à désinfecter les appartements. Quinze jours environ après qu'une rougeole est terminée, l'appartement du malade n'est plus dangereux. Pour plus de précaution attendez trois semaines.



1. Palais des machines.—2. Grand dôme central.—3. Palais des beaux-arts.—4. Palais des arts libéraux.—5. Tour Eiffel.—6. Pont d'Inéa
PARIS. — VUE A VOL D'OISEAU DU CHAMP-DE-MARS ET DES DIVERS PALAIS DE L'EXPOSITION



EXECUTION PAR L'ELECTRICITE. — LA CHAISE ET L'APPAREIL EMPLOYÉ POUR L'EXECUTION

FEU Mgr EDMOND-CHARLES-HYPOLITE LANGEVIN

Ce vénérable prélat était une des plus nobles figures du clergé de la province de Québec, et sa mort a été vivement déplorée, surtout dans son diocèse.

Par son dévouement, ses hautes capacités, ses labeurs et ses sacrifices, il a rendu des services marqués à la religion et à l'éducation.

Pendant vingt-et-un ans qu'il a exercé le saint ministère dans Rimouski, on l'a toujours vu au premier rang quand il s'est agi des intérêts religieux ou matériels de cette partie du pays.

D'une charité inépuisable, son nom était vénéré de tous, il a su apporter les consolations à bien des misères et sa bourse était toujours largement ouverte au pauvre.

Son Excellence Mgr Edmond-Charles-Hypolite Langevin naquit à Québec, le 30 août 1824. Il est le frère de Mgr Jean Langevin, premier évêque de Rimouski, et de sir Hector, ministre des travaux publics.

Ordonné prêtre le 18 septembre 1847, il fut sous-secrétaire et secrétaire de l'archevêché de Québec depuis 1849 jusqu'en 1867, où il devint alors grand-vicaire du diocèse de Rimouski.

Plus tard, le 2 mai 1888, Sa Sainteté Léon XIII, voulant reconnaître les services signalés d'un des plus fermes soutiens de l'Eglise au Canada, lui décerna le titre de Prototaire Apostolique *ad instar*. Il fut investi de cette dignité par Son Excellence le cardinal Taschereau, qui était descendu à Rimouski pour présider aux fêtes du vingt-et-unième anniversaire de la consécration du premier évêque de ce diocèse.

Monsieur Langevin était âgé de soixante-cinq ans.

PROCESSION DE LA FETE-DIEU

Ceux qui voudraient voir abolir la procession de la Fête-Dieu, s'ils ont de la religion, n'ont certainement pas le sentiment du beau ; et s'ils n'ont pas de religion, quel mal cette procession peut-elle leur faire ? S'ils savaient le bien qu'elle produit, ils changeraient assurément d'avis.

Entendez-vous ces accents joyeux qui volent de clocher en clocher et qui accompagnent la masse sonore du bourdon de Notre-Dame ? Ils donnent le signal de la procession qui se met en marche. Quel spectacle n'offre-t-elle pas sur tout son passage ! Ses emblèmes divers font briller des

idées plus grandes que les plus sublimes conceptions des philosophes, et la raison est satisfaite autant que l'imagination est ravie. C'est un résumé de l'église de la terre qui est elle-même une image du royaume des cieux.

Nous voyons se suivre tour à tour diverses congrégations d'hommes et de femmes, des adultes, des petites servantes des pauvres, des Frères de la Doctrine Chrétienne, des Sœurs de Charité, des prêtres, puis le pasteur du troupeau avec Jésus-Christ.

Chaque société marche avec sa bannière en tête. Toutes ont pour patrons les saints qui règnent aux cieux. Les uns sont guidés par le chef des apôtres, aux mains de qui le Christ, fondateur de l'Eglise, a livré les clefs du paradis ; d'autres vont avec saint Joseph, Joseph le charpentier, représentant du grand architecte des mondes.

Des jeunes filles, la candeur sur le front, s'avancent, protégées par la Mère Immaculée qui écrase sous son pied l'inférieur serpent. Des femmes, couvertes de longs voiles de deuil, marchent gravement au milieu de la Sainte Famille : simples femmes, elles réalisent ce que la philosophie estime le dernier degré de la sagesse : apprendre à bien mourir.

Voici maintenant que viennent ces personnes des deux sexes, qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ, qui sont mortes à elles-mêmes et déjà couvertes du drap mortuaire. Toute leur énergie, détournée des choses mondaines, se concentre avec force au seul objet de l'éducation et du soulagement de l'humanité ! Elles mettent un baume sur toutes les blessures, écartent les obstacles de la route du voyageur et le conduisent aux plages éternelles.

Cependant, le dais sacré approche, Une voix intérieure retentit : *Deus ecce Deus.* et un sentiment religieux s'emparant de tout l'homme, courbe les fronts contre terre.

la procession qui se relève reconduit à sa maison le Dieu qui en sortit pour visiter son peuple.

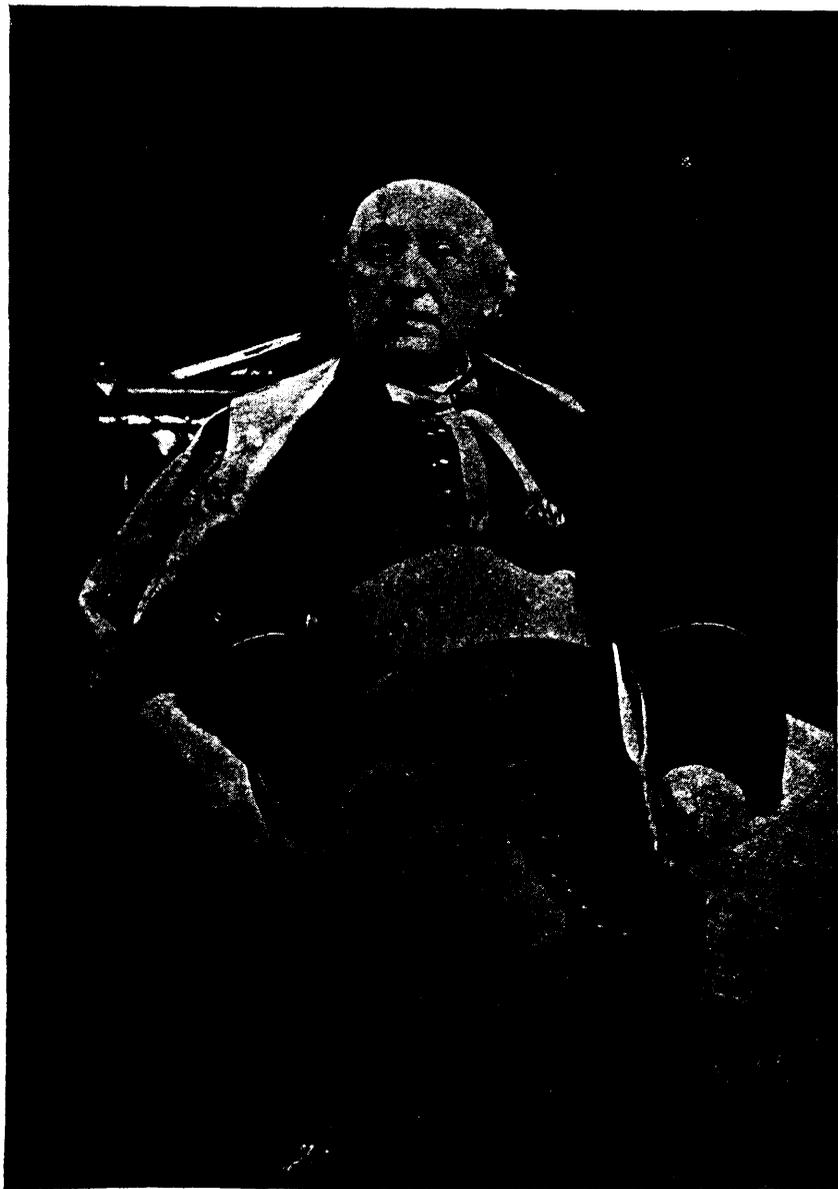
Quels sentiments indéfinissables ne remuent pas nos cœurs, lorsque l'on marche à la suite du Roi des rois ! Quel chrétien, penchant vers l'incrédulité, ne sent pas tomber ou du moins s'affaiblir ses faux préjugés ? L'Esprit, par sa bonté, s'introduit au plus intime de l'âme ; le remords du crime ou le sentiment timide de l'imperfection disparaissent pour faire place à la confiance. L'homme, devenu plus léger, croit pouvoir monter bientôt aux régions célestes. Une douce onction se répand dans tout son être ; tous les dévouements et les sacrifices lui semblent aisés. Que sont devenues les séductions du monde où il chancelait pour tomber dans la boue ? En un clin-d'œil, ces formes, dorées à la surface, sont réduites à rien. L'âme, dégagée des sens, voit de haut et n'éprouve plus que dégoût pour les jouissances qui corrompent ; car les malignes influences des esprits pervers, harpies, qui souillent tout ce qu'elles touchent, ont fui devant le soleil de vérité qui s'élève sur son

peuple fidèle. L'air est purifié de la peste qui fait mourir les âmes ; une lumière indéfinissable, vue par le regard intérieur, semble s'étendre sans fin et nous pénétrer entièrement. Ravis hors de nous, perdus dans le sein brûlant de la Divinité, nous contemplons l'Amour qui conçut, le Verbe qui créa comme en se jouant l'immense univers ; nous croyons entendre un écho des cantiques d'allégresse que poussaient les enfants de Dieu quand le Créateur lançait dans l'espace sans borne les astres de feu qui y roulent sans nombre ; puis, reportant nos regards sur la pourpre du dais ; il se fait en nous comme un choc électrique à la vue de cette même Sagesse descendue de si haut dans cet atôme imperceptible qui est notre monde. Là, toute Bonté, il se plaît, il se joue au milieu des hommes ; ce n'est plus qu'un tendre père porté en triomphe par ses enfants dans une fête de famille. Il s'abaisse jusqu'au fond de l'abîme de la mort et du néant pour y trouver notre nature déchue, la prendre avec sa croix sur ses épaules, et l'épanouir sans fin dans l'immensité de son Eternité.

O Dieu, vous remplissez le ciel et la terre ! Mais vous avez pris la forme humaine, afin qu'étant plus approprié à notre nature, vous nous fussiez plus présent. Pour que votre mort ne laissât pas d'orphelins, vous avez voulu continuer d'être avec nous sous l'apparence du pain, notre nourriture, pain à nos

yeux charnels et débiles, corps glorieux de votre résurrection aux regards perçants de la Foi. *Præter fides supplementum sensuum defectivi.*

Tel est l'objet de la vénération et de la reconnaissance des chrétiens qui, en ce jour, mêlent leurs voix aux instruments de musique, et envoient de toutes parts des flots d'harmonie ; ils font monter l'encens et leurs prières, parmi les drapeaux qui ondulent et les feuillages qui frémissent. La nature et les hommes, désunis par le péché, s'accordent à proclamer les louanges de Dieu — *O salutaris hostia quæ cæli pandis ostium.* Le rapprochement de la terre et des cieux devient plus étroit. Le ciel entr'ouvert est sur le point de découvrir ses secrets mystérieux ; l'éternel hosanna des anges frappe l'oreille plus subtile ; les saints, nos aïeux, penchés sur le bord de la céleste voûte, tendent les mains, et convient au séjour bienheu-



MONSIGNOR EDMOND-CHARLES-HYPOLITE LANGEVIN, décédé—(Photo. Livernois)

Le dais s'avancent sous des arches de verdure, ornées de guirlandes et de fleurs, de tableaux et de statues pieuses, abris de feuillage élevés sur le passage du Père des peuples. Elles rappellent le souvenir de ces temps primitifs, lorsque le Très-Haut entra dans la tente des patriarches ou dans les berceaux de fleurs, arrangés par la main d'Adam. Alors son innocence attirait la Divinité dans l'Eden, ce séjour de délices, figure de l'Eden céleste, où la religion veut nous amener.

Au détour de la procession, une arche principale, distincte entre toutes par son éclat et sa beauté, attend le Sauveur du monde ; c'est le reposoir. L'évêque y dépose avec respect l'hostie rédemptrice. Un sourd murmure se fait entendre et se prolonge au loin ; c'est la multitude entière qui tombe à genoux et adore, prosternée, la Majesté Divine, cachée sous l'apparence du pain. Puis

reux l'Église militante qui chante, enthousiaste : *Te Deum laudamus !*

Quels saints cantiques, quelle mélodie divine sort des lignes bénies ! Les jeunes filles font retentir le *Magnificat*, et leurs esprits sont ravies de joie en Dieu, leur Sauveur : *Et exultavit humiles*, humbles femmes, esclaves dans l'antiquité, les voilà comblées de biens et de gloire : *Deposuit potentes de sede*, c'est devant Lui qu'est tombé Lucifer et ses anges, les dieux et les demi-dieux, et tous les puissants réprouvés du monde—*Recedant vetera, nova sint omnia*. Évanouissez-vous, anciennes fêtes payennes, où l'homme se vautrait dans la fange. Bacchantes échevelées qui honoriez votre dieu par des abominations, vous êtes disparues : disparaissez, vous, vices, erreurs, qui voudriez rappeler ces fêtes, vos fêtes honteuses. Que tout soit nouveau, que tout soit saint !

Passez, ô vrai Dieu ! parmi votre peuple qui penche son front sur vos pas comme une abondante moisson courbée par le vent de l'Esprit.

Maintenant le dais divin touche aux saints portiques. Dieu entre dans son temple au milieu du respect universel. Tout se tait. L'orgue seule module de doux soupirs. Le peuple, assemblé dans l'enceinte du temple, uni au prêtre qui élève l'hostie sacrée, fait monter de l'autel du sacrifice jusqu'au trône du Père Éternel un parfum de louange digne de la Majesté infinie.

Puisse cette lumière de vérité, cette chaleur de vie, éclairer et brûler à jamais nos âmes ! Que le faux brillant de l'erreur et la main glacée du mal ne viennent pas éblouir nos yeux et ensevelir notre volonté dans la mort.

L. Gougeon

NOS GRAVURES

EXÉCUTION PAR L'ÉLECTRICITÉ

Vous souvenez-vous de la vieille chanson ?

Guillotiner
Médecin
Politique
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice
Qui sans corde, ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office.

Le gouvernement des États-Unis est de l'avis des fameux médecins, il supprime la pendaison, mais dédaigne la guillotine pour l'électricité.

C'est William Kenmler, assassin, qui aura l'honneur d'inaugurer le nouveau système de mise à mort, pendant cette semaine commençant le 24 juin, car le choix du jour et de l'heure de l'exécution est laissé au gardien de la prison d'Auburn.

Le condamné sera solidement garrotté, et placé sur un siège combiné de telle manière, que le courant électrique mortel traversera complètement le corps de la tête aux pieds.

Une seconde suffira pour l'exécution, et le misérable ne souffrira pas le cent millionième partie des souffrances qu'il a infligées à sa victime.

LE DÉSASTRE DE JOHNSTOWN

Voici trois semaines que la plus grande calamité qui se soit jamais abattue sur les États-Unis, a détruit la ville de Johnstown et la plupart des villages voisins dans la vallée de Conemaugh. De trois à quatre mille cadavres ont été retirés des ruines et inhumés ; plusieurs milliers d'ouvriers ont travaillé presque chaque jour, au déblaiement des décombres ; on a dû se résoudre à incendier des masses énormes de débris avec les corps humains qu'ils contenaient. Malgré ces travaux, la situation a menacé de s'aggraver par suite des émanations fétides qui s'exaltaient encore de l'immense quantité de ruines qui reste à déblayer. Peut-être, en dépit, aurait-on mieux fait dès le début, de suivre les conseils des médecins et de détruire

par le feu, tout ce qui restait de Johnstown et des villages voisins.

A mesure que le déblaiement avance, on découvre encore de nombreux cadavres sous les décombres, mais ces corps sont dans un état de décomposition tellement avancée, qu'il faut les enterrer aussitôt ; on n'a plus le temps d'établir leur identité. Des équipes spéciales organisées par le conseil d'hygiène de l'État font des efforts surhumains pour désinfecter, autant que possible, les ruines de la ville.

Les secours en argent et en nature, continuent à affluer de tous côtés sur le lieu de la catastrophe. Le total des souscriptions en argent recueillies jusqu'à présent, approche trois millions de dollars.

La grande inondation qui a détruit la ville de Johnstown, dans la vallée de Conemaugh, est une des plus désastreuses qui se soient produites depuis plusieurs siècles, soit en Amérique, soit en Europe, relativement au nombre de personnes qui ont péri.

La plus désastreuse inondation qui ait eu lieu en Europe depuis cinq cents ans, est celle qui s'est produite en 1530, en Hollande, par suite de la rupture d'une digue. Il s'en suivit une dévastation générale du pays, et la légende, sinon l'histoire, dit que quatre cents mille personnes se sont noyées. Depuis ce désastre, le plus terrible du même genre a été celui de la Catalogne, en 1617, où auraient péri 50,000 personnes. Telles sont les deux seules catastrophes, dont l'histoire ait conservé le souvenir depuis cinq siècles, qui aient été plus désastreuses que celle de Johnstown.

Le siècle actuel a été très fécond en inondations. En 1817 notamment, des villages entiers ont été détruits, en Autriche, en Hongrie et en Pologne. Au mois de septembre 1813, un corps d'armée turc de 2,000 hommes a été anéanti par le débordement du Danube ; et l'on évalue à 6,000 le nombre de personnes qui ont péri la même année par des inondations en Silésie. Plus récemment, au mois de juin 1875, lors du débordement de la Garonne et de la destruction d'une partie de la ville de Toulouse, il a péri environ mille personnes. Lors de la destruction de Szegedin, en Hongrie, en 1879, il y eût deux ou trois cents personnes noyées. Enfin, la même année, il a péri plus de mille personnes dans les inondations d'Espagne.

SOUVENIR !

Par une belle journée de printemps de 18**, je partis à la pointe du jour du village de . . . , et je me rendis au sommet du mont de Saint . . . Il n'était plus nuit, comme dit le *bonhomme* Lafontaine, mais il n'était pas encore jour.

L'aurore fit fuir les dernières ténèbres de la nuit, et les étoiles qui scintillaient au firmament disparaurent peu à peu. L'horizon était couleur de rose. L'astre brillant du jour monta lentement et sembla embraser les cieux. La nature se réveillait : les petits cris joyeux des oiseaux qui sautillaient çà et là, les fleurs qui s'épanouissaient aux doux rayons du soleil, l'air parfumé et vivifiant qui soufflait sur la campagne, tout annonçait une splendide journée.

Le zéphyr du printemps agitait les vertes et jeunes feuilles des arbres et les faisait doucement murmurer. La nature qui se déroulait à mes pieds était belle et gracieuse. Entre le mont où j'étais et la colline voisine s'étendait un petit lac, dont les eaux limpides comme le cristal étaient ondulées légèrement sous les doux zéphirs. Il ressemblait à un magnifique diadème enchassé dans le plus pur métal.

Parée de son moelleux manteau de verdure, la terre présentait un aspect des plus séduisants et des plus enchanteurs. En présence de ce spectacle grandiose, je priai tout bas. J'étais seul, et cette douce solitude, dans une journée si belle, était un nouveau charme pour moi !

Cependant, le soleil s'élevait toujours plus ardent dans l'immense étendue des cieux azurés. La chaleur augmentait.

Occupé à lire et à méditer *Télémaque*, je fus tout surpris d'entendre la voix argentine des cloches de mon village me dire qu'il était midi. Ayant apporté heureusement quelques provisions,

je fis, à mon idée, un repas de roi. Car, pour moi, manger à demi-couché sur la verdure, près des oiseaux qui modulent, et respirer un air pur et embaumé, c'était ma plus grande joie.

L'homme a besoin de repos ; le spectacle continu des misères humaines, ces grandes et nombreuses inquiétudes qui parfois brisent une existence, le souci des affaires, les chagrins et les déceptions de toutes sortes, tout cela a sur l'homme une influence néfaste. C'est pourquoi une journée, un instant même passé en un lieu solitaire qu'égayent une tendre verdure et les chants mélodieux des oiseaux, suffit pour donner à l'homme une force nouvelle, capable de vaincre les nombreux obstacles qui se présentent toujours dans le cours de la vie.

L'après-midi se passa comme le matin, tranquille et délicieux. Sur le soir, le coucher du soleil me frappa beaucoup. L'horizon semblait être embrasé ; les légers nuages répandus sur la voûte immense des cieux devenaient couleur de feu. Au côté opposé s'avancait la nuit aux ailes sombres. La terre, un moment, sembla s'anéantir dans un vaste incendie, et peu à peu tout retomba dans un profond silence.

Une lueur rouge, s'affaiblissant de plus en plus, marquait encore les derniers instants du coucher de l'astre de feu, lorsque je descendis du mont ; j'étais pénétré d'une grande admiration pour cette nature si belle qui exhalait un arôme printanier, et d'amour pour ce Dieu tout-puissant qui l'a faite.

Ah ! que ce Dieu qui a créé ces merveilles, qui tous les jours donne la pâture aux oiseaux et aux autres animaux, l'intelligence et le bonheur à l'homme pieux, mérite nos louanges et nos adorations !

Jamais je n'oublierai cette journée où, à mon aise, j'ai adoré Dieu et admiré ses œuvres.

Comme la nature qui se réveille plus belle et plus ravissante aux jours d'un délicieux printemps, mon âme avait secoué sa tiédeur à la contemplation de ces merveilles répandues à profusion sur la terre par la main toute-puissante du Roi des Rois. Souvent, lorsque le malheur ou la douleur se plaît à me frapper, je songe à ces doux instants passés sur la montagne de Saint . . .

Paul Durand

CONNAISSANCES UTILES

Détruire les pucerons.—La cendre de chardon commun est excellente pour détruire les pucerons qui ravagent vos choux et les autres légumes du jardin. La cendre de chardon donne aussi une excellente lessive.

Manière d'entretenir la propreté et la couleur des tapis.—Il suffit de répandre sur les tapis les feuilles de thé, après qu'il a servi. Avant qu'elles soient complètement sèches, on balaie le tapis ; il n'y reste pas un grain de poussière, et les couleurs reparaissent dans tout leur éclat.

Procédé pour nettoyer les ustensiles de fer-blanc.—On passe de la cendre, on la mélange avec de l'huile à brûler de manière à former une pâte qu'on étend sur l'objet à nettoyer ; ensuite, on frotte cet objet d'abord avec un vieux linge de toile, et en second lieu avec un chiffon de laine.

Fabrication pratique de la glace.—Voici un moyen fort simple qui réussit sûrement : Prenez un vase cylindrique en grès, dans lequel vous verserez 100 grammes d'acide sulfurique de commerce et 50 grammes d'eau. Ajoutez-y 300 grammes de sulfate de soude en poudre. Placez au milieu de ce mélange un plus petit vase contenant l'eau à congeler. Couvrez le vase et remuez doucement le tout si c'est possible. Au bout de quelques minutes, l'eau du petit vase sera convertie en glace. Vous pouvez vous servir du même mélange pour obtenir un deuxième bloc de glace et souvent un troisième. Cette opération doit se faire dans un endroit frais.

POESIE

LA MAISON DU BON DIEU

—Papa, toi qui sais tout, où donc est le bon Dieu ?
 —Partout, ma chère enfant.—Où cela par exemple ?
 —Là-haut, dans son ciel bleu,
 Ici-bas dans son temple.
 —Où donc encor ?—Voyons, réponds-moi franchement :
 Es-tu sage ?—Oui, papa.—Qui te l'a dit ?—Maman.
 —Quand maman n'a rien dit, le sais-tu tout de même ?
 —Oui, papa.—Comment donc ?—Le soir, quand j'ai fini
 Ma page d'écriture et trouvé mon problème,
 Bien travaillé, bien obéi,
 Et prié pour ceux que j'aime,
 J'entends, sans qu'on me parle, en écoutant un peu
 Comme une espèce de louange,
 —Où cela ?—Dans mon cœur.—Eh bien ! mon petit ange,
 C'est là surtout qu'est le bon Dieu !

ACHILLE PAYSAN.

CURIOSITÉS ETHNOGRAPHIQUES

LES MANGEURS DE TERRE

Qui de vous n'a pas entendu parler des bizarreries stomacales ? Ceux-ci vous raconteront qu'ils ont vu des enfants manger du sel à pleines poignées ; ceux-là, des jeunes filles absorber du plâtre ; les uns, des femmes boire de l'encre ; les autres... quelque chose d'analogue. Au demeurant, ce sont là des dépravations du goût assez fréquentes chez les humains près d'atteindre l'adolescence, ou malheureusement dotés d'une nature malade. Elles constituent un état temporaire et passager, plutôt qu'un besoin constitutif et permanent. En un mot, c'est une maladie que la médecine connaît sous les noms de *malacie* ou de *pica*, suivant que les substances absorbées renferment ou non des matières alimentaires.

Toutefois, au dire de certains voyageurs, il existe, de par le monde, des peuplades entières chez lesquelles cette maladie sévit d'une façon constante, quelles que soient l'âge ou le sexe. De plus, elle a cela de particulier que la substance absorbée est toujours de la terre. De là l'épithète de géophages, ou mangeurs de terre donnée à ces peuplades.

Les géophages se rencontrent principalement dans la zone torride. La terre qu'ils emploient, pour satisfaire leur goût étrange, est glaiseuse, jaunâtre, onctueuse au toucher et ressemble fort à l'argile dont se servent les potiers de nos contrées. Les Ottomans, qui habitent sur les bords de l'Orénoque paraissent posséder une prédilection marquée pour ce genre de nourriture. Ils la préparent avec soin. Ce sont de véritables gourmets. La matière première, préalablement roulée en menues boulettes, est mise à sécher à l'air libre, et lorsque ces boulettes atteignent un certain degré de dureté, on les fait cuire lentement, sous la cendre, jusqu'à ce qu'elles aient acquis une teinte rougeâtre, fort appétissante, pour des géophages s'entend. Les Ottomans, après leurs repas, ingurgitent ces boulettes, en les humectant d'une quantité d'eau respectable.

De nombreux voyageurs relaient des faits semblables observés, chez les Nouveaux-Calédoniens, les nègres de la côte de Guinée, les naturels des îles Idolos, les Toungouzes de Sibérie, les femmes de Java. D'aucuns même ajoutent qu'à Popayan et que dans d'autres villes du Pérou, la terre se vend au marché en qualité de comestible.

L'absorption de ces boulettes de terre cuite constitue-t-elle un acte de véritable géophagie ? N'est-elle point plutôt une manière de digestif employé à l'imitation de certains animaux qui avalent des cailloux pour mieux digérer ?

N'avons-nous pas entendu, ces dernières années, un célèbre médecin américain recommander l'ingrèrence du sable comme le meilleur moyen de se préserver des maux d'estomac ?

Les vrais géophages, à mon sens, sont ceux qui dévorent de la terre cuite ou incuite, à l'exclusion de tout autre alimentation. Ces gens-là existent sous la zone torride, mais à l'état d'exception et non de peuplades. La terre d'ailleurs ne se digère point. Elle ne descend même pas dans le tube digestif. Elle reste dans l'estomac, sous forme de pelote et atteint quelquefois des proportions consi-

dérables. Les mangeurs de terre arrivent à un état de faiblesse indescriptible, à une maigreur telle, que les côtes et l'épine dorsale apparaissent presque aussi nettement que dans un squelette. En revanche la poitrine et le ventre se ballonnent d'une façon fantastique, tendant la peau à la craquer. Car les géophages boivent beaucoup et sont toujours altérés.

Aujourd'hui les régions torrides des continents sont de mieux en mieux explorées et d'après la relation de l'explorateur M. Chaffanjon, qui vient de remonter l'Orénoque jusqu'à ses sources, nous devons mettre au rang des légendes l'existence des peuplades essentiellement géophages.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LÉGENDES BRÉSILLIENNES

LA CRÉATION DU NÈGRE

Le sixième jour de la création, Dieu, s'apercevant qu'il manquait un témoin aux merveilles qu'il venait de créer, réfléchit profondément, puis, prenant de la glaise, il modela l'homme.

Tapi derrière un figuier, Satan épiait son vainqueur avec une attention minutieuse, et quand il vit la statue s'animer sous le souffle divin, il murmura en se frottant les griffes :

—Ce n'est pas malin.

Le lendemain, alors que l'Éternel goûtait un repos bien dignement mérité, maître Satan se dirigea vers le tas de glaise qui avait servi au Seigneur et, prenant une quantité considérable de cette terre, il se mit en devoir de modeler un homme.

En bonne justice, le diable s'y prit fort bien. Il donna des coups de pouce fort habiles. L'œuvre de l'apprenti menaçait d'égaliser celle du maître.

Malheureusement pour l'apprenti, la glaise qu'il pétrissait devenait noire. Au premier abord, il n'y prit point garde, se disant qu'à la longue ses griffes se débarrasseraient de l'inévitable saie de son enfer. Point. Il allait toujours, et toujours aussi la terre noircissait.

Son œuvre achevée, le diable s'ingénia à la blanchir, et, pris d'une inspiration subite, il la saisit à pleins bras, et s'envola vers la Palestine, espérant atteindre son but en plongeant ladite œuvre dans les eaux lustrales du Jourdain.

La statue y fut en effet projetée, mais les eaux du fleuve se retirèrent aussitôt. La paume des mains et la plante des pieds plongèrent seules dans la vase et acquirent une blancheur relative.

Furieux de ce contretemps, Satan appliqua un terrible coup de poing sur le nez de sa créature et l'aplatit outre mesure.

Le souffle de rage qu'il avait exhalé venait de donner vie à la statue. Celle-ci demanda grâce, représentant à son créateur qu'elle n'était, en aucune manière, coupable de son propre malheur.

Malgré son orgueil, l'ange déchu comprit qu'il avait tort de s'emporter. Il sourit spirituellement de sa déconvenue, et empoigna son œuvre par les cheveux pour la remettre sur pied. Cette main trop chaude fit soudain l'office de fer à friser : la chevelure de la créature du diable se crépa !

Satan poussa un immense éclat de rire et disparut dans les profondeurs de la terre, en laissant ainsi sur elle le premier homme de la race nègre. C'est ainsi, du moins, que les noirs du Brésil racontent eux-mêmes leur origine.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

CHOSES ET AUTRES

—Le riz que produit le Japon est considéré le plus riche et le plus sucré du monde. Ce riz, bouilli, ou en pudding, ne demande que très peu de sucre. On ne devrait jamais l'apprêter avec du lait pur.

—Les Japonais s'europanisent de plus en plus. Pour la première fois, en effet, une Japonaise vient de faire des vœux monastiques dans une communauté religieuse. Elle se nommait Toukou Mas'djiro : elle se nomme maintenant sœur Marie-Bernadette.

—Il vient d'entrer un Indien dans le ministère

des affaires des Indiens à Ottawa. Ce nouvel employé civil se nomme David Osages et appartient à la tribu des Chippewas, de l'île Walpole. Il a passé avec succès ses derniers examens devant la Commission du service civil, et on l'a placé dans le bureau des comptables du département des Indiens.

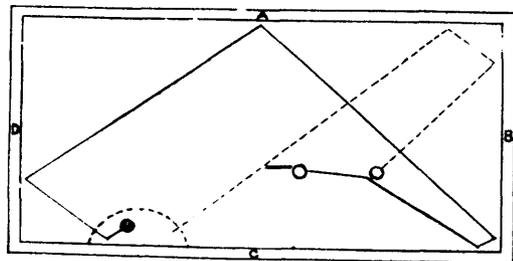
—Le professeur Hein, de Zurich, a calculé le volume du glacier d'Aletsch. Du sommet du glacier à la moraine, il mesure 291,600 millions de pieds cubes. En découpant cette glace en blocs de 430 pieds carrés de tranche, on pourrait en entourer la terre à l'équateur. Avec le glacier du Gorner, le second de la Suisse en grandeur, on pourrait bâtir trois villes comme Londres, supposé les maisons en blocs massifs de glace.

—On vient de découvrir dans l'île de Jersey un vieil édit, qui n'est pas encore abrogé, défendant aux femmes d'user d'artifices pour séduire des Anglais et se faire épouser par eux. Voici les termes de cet acte : " Toutes les femmes, quels que soient leur âge, profession ou rang, qu'elles soient filles ou veuves, qui après cet acte, tromperont, séduiront et enjoleront, en vue de se faire épouser, quel qu'un des sujets de Sa Majesté, par l'emploi d'odeur, cosmétiques, couleurs, dents artificielles, faux cheveux, ou souliers haut sur talons, encourront la pénalité actuellement en force contre la sorcellerie et la mauvaise conduite ".

—Un proverbe français, vrai dans tous les pays, dit que : " La femme et non le maçon fait et défait la maison ". Nous le répétons ; c'est à la femme du cultivateur qu'il appartient d'apporter la régularité dans les opérations de la ferme, d'éclairer son mari sur le résultat, en tenant note de tout, pendant que le chef d'exploitation veille à l'extérieur. Mais il faut pour cela qu'une instruction appropriée à leur condition rende les jeunes filles de la campagne capables de concourir à la prospérité du ménage par la tenue d'une comptabilité agricole simple et claire, telle qu'il la faut pour aider les populations rurales à obtenir ce qui, dans une société bien organisée, ne devrait manquer à personne : l'aisance par le travail.

5e COUP DE BILLARD

COMPOSÉ PAR LE PROFESSEUR VIGNAUX



Cinq-bandes avec effet de côté.—Réunion sur la grande bande

Attaque énergique et allongée.
 Bille 1, prise légèrement à gauche et en tête, choque 2, puis touche bandes C B A D C et carambole.

B. 2, prise à droite, touche bandes B A et revient vers B. 3, qui doit être déplacée le moins possible pour servir de centre à la Réunion dans le cercle pointillé.

NOTA.—Ce coup ne diffère du quatre-bandes ordinaire qu'en ce que : la rouge, au lieu d'être dans le coin, que l'indique le point noir, est le long de la bande C, et que c'est bien par cette bande C qu'on le joue. Or, on compte toutes les bandes jouées dans la dénomination d'un carambolage.

La rouge étant au coin à l'endroit indiqué par le point noir, on eût peut-être carambolé en touchant exactement les mêmes cinq bandes, mais le coup eût été qualifié quatre-bandes, parce que le joueur eût cherché à caramboler directement.

Et, en ce cas, bien qu'il n'eût touché que trois bandes, c'eût été, nonobstant, un quatre-bandes ; parce que, dans l'incertitude du nombre de bandes à battre, lorsque la bille 3 est au coin, on prend la moyenne et l'on admet que le coup ne sera ni direct ni par deux bandes, c'est-à-dire qu'il sera fait par une seule des bandes du coin.

Nous rappelons que le trajet de chaque bille est différencié par le trait qui l'indique : Bille 1, ligne pleine ; B. 2, pointillée ; B. 3, pleine et pointillée.

Que ce trajet était celui du centre, il ne peut toucher ni les bandes ni les autres billes ; vu que les centres des billes ne les touchent pas. Lorsqu'il y a contact avec un obstacle quelconque, la droite, qui indique le trajet, se brise à distance du rayon de cet obstacle et sa déviation ou réflexion forme un angle.

La direction de la queue est indiquée par le dessin ; le cercle pointillé donne le lieu de réunion.

VARIÉTÉS

“ Les amoureux comme les peuples ennemis, échantent leurs feux.”

Mari et femme, à un dîner de noces :
 — Voyons, je t'en prie, tu as assez bu, ne remplis pas ton verre !
 — Laisse-moi tranquille.
 — Tu es raide comme la justice.
 — Raison de plus. Si je suis comme la justice, je connais mon devoir, et je le remplis.

Un négociant venait de perdre sa femme, le convoi était fixé pour midi.
 A huit heures du matin, selon ses habitudes, notre homme se lève :
 — Huit heures !... J'ai encore le temps de jeter un coup d'œil sur mes livres.
 Et le voilà plongé dans son journal, dans son brouillard, dans son grand-livre.
 A midi, un commis vient le trouver dans le feu du calcul :
 — Patron, les invités vous attendent.
 — Eh ! qu'ils commencent sans moi ; vous savez ma devise : Les affaires avant le plaisir.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 510. LOGOGRIPIE (Sonnet)

Un privilège du jeune âge
 Je suis incontestablement
 Danser, sauter agilement
 Voilà, lecteur, tout mon bagage.

Ma queue en moins quand il voyage
 L'aéronaute constamment
 M'emporte vers le firmament
 Pour me jeter dans un nuage.

Puis, en étant décapité,
 J'indique avec rapidité
 Un point cardinal de la France.

J'évoque un triste souvenir,
 Mais le Français plein d'espérance
 A pleine foi dans l'avenir.

SOLUTIONS

No 509.—Le mot est : Cor-sage.

ONT DEVINE :

Raoul Vézina, Montréal ; Mlle Evéline Clément, Côteau du Lac ; Oscar Guenette, Montréal ; Mlle E. Dupont, Sorol ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Louiseville ; Mlle Rhé Bédard, Ottawa ; Alphonse Guérette, Lévis.

SOMMAIRE DU " ST-NICOLAS "

La lettre d'Yvonne (Eudoxie Dupu's). — Il faut tenir ce que l'on promet (Jan). — Les Bésicles de Grand-Père (Tante Nicole). — Ahmed, le Pêcheur d'Eponges (S. E. Robert). — Gette (Marie Strahl). — Boîte aux Lettres. — Tire aux Devinettes.
 Illustrations par Morin, H. Van Muyden, L. Bechi, A. Parys, Goillare, etc., etc.
 Abonnements : Un an 20 fr. ; six mois 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 13, rue Soufflot, Paris.

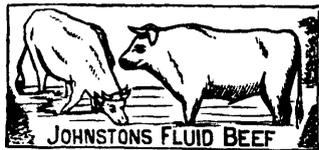
AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la disenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
 Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,106,000
 BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
1724, NOTRE-DAME, MONTREAL
 ROB. W. TYRE, Gérant.
 AGENTS POUR LA VILLE :
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,
 ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED
 Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser comme suit : Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).

HENRI LARIN,
 PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



Fortifiez votre santé et augmentez le développement de vos muscles

EN FAISANT USAGE DU

JOHNSTON'S FLUID BEEF

ENCORE DU NOUVEAU

Nouveaux Services à Dîner
 Nouveaux Services à Souper
 Nouveaux Services de Chambre
 Nouvelles Lampes
 Coutelleries
 Argenteries
 Etc., Etc.

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, darts, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5.—Pour toutes sortes de darts.
 Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
 Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
 Saint-Eustache, P.Q.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

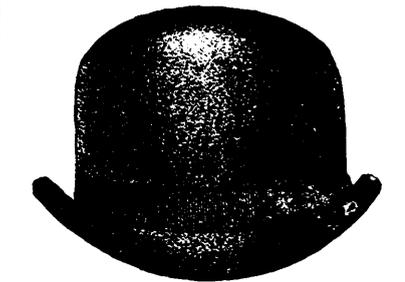
HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien,
 144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

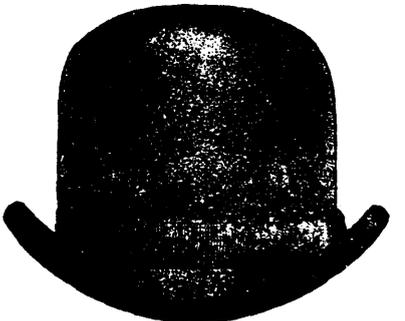


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET MANCHONNIERS



21, rue Saint - Laurent MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthé aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe.
 No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
 On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
 Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
 Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
 Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
 Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRENOLES—10
 (Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR
ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE
FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON
 A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Leon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
 Buffalo N. Y.
LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON
 54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,
 Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) when advertising contracts may be made for in NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 JUIN 1880

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

(Suite)

M. de Sauves, douloureusement étonné, écrivit, demanda des explications, proposa des escomptes et des rabais.

On ne lui répondit point.

Pierre et sa sœur, qui partageait du reste avec lui, la direction de la maison, se sentirent alors mortellement inquiets.

N'était-ce pas, en effet, la vie même de leur industrie qui se trouvait en jeu ! . . .

A cette même époque Mme de Romilly mourut.

Il y avait quatre ans qu'Eusèbe Fresnay avait tué sa femme dans une crise d'ivresse plus intense que les autres ; dix-huit mois que Mme Lureau avait été écrasée par un omnibus au carrefour de la gare du Nord.

Le mari de la laitière, désespéré, et n'étant pas capable de diriger seul le petit commerce que la pauvre femme avait fondé, liquida sa petite situation.

Il avait des économies, il vendit les vaches, les poules, céda son bail et partit avec ses enfants pour l'Auvergne dont il était originaire.

Pierre, qui n'avait jamais dit à sa sœur que la fille d'Eugène Gages avait été portée par Mme Lureau en Normandie, mais qui avait toujours su par les uns, par les autres, surtout par Mme de Romilly, ce que devenait l'orpheline, se trouva alors tout à fait sans nouvelles de la fillette.

Du reste, il avait tellement ancrée dans sa cervelle l'idée qu'Eugène l'avait abandonnée sans retour, et que s'il était encore vivant il ne chercherait jamais à la revoir, que peu à peu, l'utilité de surveiller l'enfant pour avoir des nouvelles du père, s'effaça de son esprit.

Alors, ses autres préoccupations aidant, personne n'étant plus là pour lui parler de l'orpheline, il oublia.

Un jour, après bien des lettres écrites, bien des démarches faites, la maison américaine qui constituait jadis le plus fort client de l'usine de Belleville daigna répondre :

— On ne prenait plus à Pierre ses produits, pour la raison très simple qu'on avait mille fois mieux là-bas. Une chose exquise, artistique au dernier point, laissant à mille lieues en arrière l'invention de Pierre, et qui ne payait pas de droits pour entrer aux Etats-Unis, étant fabriquée sur les lieux.

A cette foudroyante réponse, le frère et la sœur se regardèrent.

La même flamme brillait dans leurs yeux ; la même émotion poignante faisait trembler leurs lèvres ; la même pensée les mettait vis-à-vis l'un de l'autre, muets et haletants, incapables de se communiquer l'idée qui pointait, se faisait jour, grandissait au fond de leur âme.

— Que leur fortune était compromise, presque détruite ?

Non.

Que cette situation si péniblement acquise, allait s'en aller du jour au lendemain, comme une bulle de savon emportée par le vent ?

Ils ne songeaient guère à cela.

Pas davantage à la vie de privation, de lutte et de misère qui avait été la leur autrefois, et dans laquelle après des efforts infructueux et des tentatives vaines, ils pouvaient retomber, eux, et, chose bien plus terrible, leurs enfants.

Non, ce qui les poignait, les angoissait, mettait une goutte de sueur à la racine de chacun de leurs cheveux, c'était ceci :

— Ce produit, mille fois plus beau que le leur ; cette chose si artistique qu'ils n'avaient pas vue, dont personne encore ne leur avait parlé ; cette merveille fabriquée en Amérique, ne l'était-elle pas par Eugène Gages, et son apparition n'était-elle pas pour eux la révélation suprême si ardemment désirée, la preuve que l'assassin de Georges était

S'il n'avait point glacé Adèle Chaniers, il lui avait donné une sagesse, une maturité, qui tout d'abord lui firent demander à Pierre :

— Qu'allons-nous faire ?

Celui-ci tressaillit comme si cette parole en l'arrachant à un rêve pénible l'eût subitement ramené sur la terre.

— Je ne le sais pas, dit-il, c'est grave.

Puis au bout de quelques secondes, relevant son regard toujours droit sur Adèle qu'il avait l'habitude de consulter, et en la sagesse de laquelle il avait maintenant une confiance absolue.

— Et toi, continua-t-il, quel est ton avis ?

— Il faudrait voir ce produit, dit-elle, et s'il a avec le nôtre une similitude quelconque, nous ne devons pas hésiter, faisons hardiment un procès en contrefaçon.

Tes brevets sont en ordre pour les Etats-Unis, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus régulier. On les donne tous uniformément là-bas pour dix-sept ans, avec une taxe fixe de 35 dollars, soit 182 francs, dont 78 payables immédiatement, et 104 à l'expédition de la patente.

Tout cela est fait, j'ai les reçus, et nous avons encore près de huit années à courir avant l'expiration du brevet.

— Bien, alors, il nous faut intenter le procès, de cette façon nous saurons à qui nous avons affaire.

— Ne crois-tu pas d'abord qu'il serait bon de nous informer ?

— Si tu as quelqu'un de sûr, oui.

— Moi, non ; mais maître Leval qui est resté notre ami à des relations à New-York, j'en suis certain.

— Bien, c'est un homme d'une intelligence et d'un sens rares, va lui demander conseil.

Pierre, sur l'heure obéit.

Maître Leval, qui avait déjà une belle réputation à l'époque du procès de Pierre de Sauves, était aujourd'hui un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris.

Son caractère ne le cédait en rien à son talent, et son honnêteté était au moins l'égal de son éloquence.

La petite maison du faubourg l'avait revu souvent.

Il était resté l'ami du frère et de la sœur, les respectant, les estimant.

Or, maître Leval ne donnait pas aisément son estime.

Oh ! si Adèle avait voulu se remarier ! . . .

Jamais Manuel Leval n'avait osé le lui demander.

Mais c'était peut-être à cause de cette admiration très grande éprouvée jadis que sa maison était restée vide, et

qu'il était demeuré seul rue de la Ferme-des-Mathurins, dans son vieil appartement de garçon, entre une cuisinière respectable, un valet de chambre du même pays que lui, ses livres et ses dossiers.

A l'aspect de Pierre, un sourire heureux épanouit son visage toujours fin, malgré les années enfuies, ces cruelles années qui commençaient à jeter leur givre sur sa chevelure jadis noire, maintenant grisonnante.

— Ah ! cher ami ! s'écria-t-il, comme vous êtes rare. Soyez le bienvenu. Qu'est-ce qui vous amène ?

L'ingénieur le lui raconta.

Maître Leval réfléchit quelques instants.

— Votre sœur a raison, dit-il ; le procès en contrefaçon nous éclairera sur la personnalité des gens qui détiennent ce produit-là. Mais avant les



Qu'allons-nous faire ? dit Mme Chaniers.—Voir page 67, col. 3.

vivant, qu'en le cherchant, cette fois-ci, enfin on le trouverait ! . . .

Peut-être ? . . .

Ils réfléchissaient tous les deux, la jeune femme les sourcils froncés, le front relevé, Pierre au contraire, la tête baissée, les yeux fixés sur la lettre qu'Adèle lui avait passée, l'ayant lue la première.

Ce fut Mme Chaniers qui interrompit le silence et les angoisses de l'ingénieur.

Jadis elle eût voulu partir, partir sur l'heure, aller voir par elle-même, chercher, s'informer, sans croire personne qu'elle, ne s'en rapporter à autre chose qu'à ses propres yeux.

Mais dix ans de travail et de solitude sont beaucoup dans une vie, et pendant ces longs mois de réflexions, de douleurs et de regrets, il est rare que le temps ne transforme pas, ne calme pas, ne glace pas même les natures les plus ardentes.

poursuites, il serait peut-être bon de se procurer quelques renseignements sur eux.

—C'est ce que j'avais pensé. Malheureusement, je ne connais personne d'assez dévoué aux États-Unis pour me rendre ce service. J'y ai bien des relations commerciales ; mais ces Américains ont une vie tellement brûlée que tout ce qui les enlève à leur unique but : *Make money, faire des dollars*, n'existe pas pour eux, et est mis impitoyablement de côté.

—Oui, vous êtes dans le vrai : pour réussir, il faudrait un ami. Attendez, j'ai peut-être ce qu'il vous faut.

Il se leva, gagna son bureau, et chercha sur un agenda où étaient des noms et des adresses :

—C'est bien cela, dit-il au bout de quelques instants, ma mémoire m'a servi.

Voici ce que c'est, ajouta-t-il devant le regard interrogateur de M. de Sauves. Il y a quelques années, j'ai rendu un signalé service à un jeune Américain, John Kelly, que j'ai sauvé ici d'un fort mauvais pas où son inexpérience l'avait fourré. Il m'en a témoigné une grande reconnaissance, sa famille encore plus. Son père est un des solliciteurs les plus en renom de New-York. Voulez-vous que je lui confie l'affaire, comme s'il s'agissait de moi, bien entendu ? Je suis persuadé que nous aurions toute satisfaction avec lui.

—Certes ! dit Pierre, je ne demande pas mieux. Et ce sera là, cher ami, un service de plus que vous nous rendrez.

—Ne parlons pas de service, voulez-vous ? Ne sommes-nous pas amis ?

—Si. Mais vous ne pouvez pas nous empêcher de vous remercier, ma sœur et moi.

Quinze jours après, un soir, Manuel Leval arriva chez M. de Sauves.

On achevait de dîner.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venu partager notre repas ? demanda Adèle sur un ton de reproche.

—Je suis rentré trop tard du Palais.

—Il fallait envoyer un petit bleu dans la journée, nous vous eussions attendu. Avez-vous diné, au moins ?

—Oui, mais je prendrai volontiers une tasse de café avec vous.

—C'est entendu. Georgette, ma chérie, continua la jeune femme en s'adressant à une belle fillette brune d'une dizaine d'années, va dire à Suzanne de préparer une tasse de café en plus pour M. Leval. Puis embrasse tout le monde, il est huit heures, tu iras te coucher.

—Pas encore, maman.

—Si, veiller te fait mal.

L'enfant, naturellement pâle, devint tout à coup très rouge.

—Non, dit-elle, je n'irai pas. Je veux rester quand il y a du monde.

—Tu n'es pas gentille ; allons, sois raisonnable, autrement tu me feras de la peine.

—Ça m'est égal ; je veux rester.

Quelques larmes brillèrent dans les yeux de la jeune femme, elle se retourna vivement pour les dissimuler, mais Pierre les avait vues ; ses sourcils se froncèrent.

Il toucha le timbre électrique qui pendait au-dessous de la suspension.

Suzanne arriva.

—Prévient à la cuisine que M. Leval prendra le café avec nous, lui dit-il. Et va coucher Georgette.

L'enfant n'essaya même pas de résister, mais elle jeta un mauvais regard à Pierre de Sauves, le seul qu'elle craignait dans la maison.

—Tu ne m'embrasses pas ? demanda Adèle en voyant que la fillette arrivait au seuil de la porte.

—Non ! dit-elle séchement, je vous déteste.

Et elle s'enfuit rageuse et colère, sans retourner la tête.

Me Leval n'avait pas prononcé un mot pendant cette scène très pénible.

—Tu es trop sévère avec elle, Pierre ! dit Adèle qui mettait toute son énergie à ne pas laisser éclater les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

—Crois-tu ? répondit l'ingénieur doucement. Il me semble que non ; et que toi, ma pauvre sœur, tu ne l'es pas assez.

—Que veux-tu que je fasse, je n'ai qu'elle au monde !...

Je me trompe, j'ai Robert mon autre fils, aussi, mais il est toujours dans les lycées ou dans les écoles, et Georgette est tout ce qui me reste de mon bonheur hélas si court !...

—Je sais ; mais l'enfant aurait besoin de beaucoup de fermeté, et malheureusement, elle n'en trouve ni chez toi, ni chez Suzanne !...

On passa au salon.

Devant maître Leval, quelle que fût l'amitié qui l'unissait à la famille de Sauves, Pierre ne voulait pas insister sur un sujet aussi délicat que douloureux.

—Eh bien ! avez-vous des nouvelles ? demanda l'ingénieur à son ami, dès que le café fut servi.

—Oui et d'excellentes.

Il se leva, alla dans l'antichambre où son portefeuille était déposé, et tira de la poche de côté un petit paquet plié dans un morceau de papier gris.

—La fabrique du produit qui fait concurrence au vôtre, dit-il en revenant, est installée à New-York même. Elle est tenue par deux associés : James Pembroke et Jonathan Pierce, voici un de leurs modèles.

Et maître Leval dépliant le papier gris, en tira un petit encrier en bois sculpté, imitant le vieux noyer, une merveille.

Pierre le prit d'abord l'examina attentivement, debout sous une lampe de fort calibre, le tourna, le retourna dans tous les sens, puis le tendit à Adèle qui le lui demandait.

—Mais c'est du bois, ça ! dit la jeune femme au bout de quelques secondes d'un examen aussi attentif que celui de son frère. Vois donc Pierre cette couleur !...

Avec les ingrédients qui entrent dans le bois durci, on ne pourrait jamais arriver à ces tons-là.

—Non, dit Pierre, ce n'est pas du bois. Et c'est même fait par notre procédé. Les pressions, les moules, tout est semblable, la composition seule diffère.

Et quelle merveille de fabrication

Quel chic !... Quelle forme exquise !...

Ah ! celui qui a fait ce modèle est habile !...

Il regarda sa sœur.

Elle était aussi haletante que lui.

La même pensée de nouveau les poignait, les tenait, les tirait :

Eugène Gages avait le secret de la fabrication, et son habileté était indiscutable.

—Es-tu vraiment certain que ce ne soit pas du bois ? demanda la jeune femme en insistant, après avoir de nouveau regardé l'encrier, tant la chose lui paraissait impossible.

Pierre n'hésita pas.

—Absolument, dit-il.

Pendant au bout de quelques secondes, il ajouta.

—Autant néanmoins qu'on peut l'être à première vue. Car, avec une perfection semblable et surtout avec cette couleur si naturelle et si claire, pour ne conserver aucun doute, il faut briser l'objet.

Dans l'intérieur, si c'est du bois, je verrai les fibres, les linéaments, tandis que le produit au contraire ne les a pas, et présente à l'œil une homogénéité absolue, très serrée.

Demain, dans mon cabinet, je casserai et je le verrai mieux.

Puis s'adressant à l'avocat :

—Votre ami de New-York vous a-t-il envoyé quelques renseignements sur nos concurrents ?

—Oui. Mais il a voulu me répondre le plus tôt possible, et il ajouta que dans sa prochaine lettre, ses informations seront plus complètes.

—Voyons d'abord ce qu'il vous apprend aujourd'hui, dit Adèle, et si ça ne nous paraît pas suffisant nous dresserons nous-mêmes un questionnaire que vous lui transmettez. C'est possible, n'est-ce pas ?

—Tout à fait. Voici la lettre, ou plutôt la traduction que j'en ai faite moi-même à l'audience d'aujourd'hui, entre deux affaires.

Il tira en effet un papier de sa poche et lut, après les premières phrases banales :

... Je vous envoie un des produits de la maison Pembroke et Pierce. Ces gens-la sont établis à New-York, où ils sont très honorablement cotés depuis sept ans et deux mois.

Ils valent aujourd'hui quinze cent mille dollars.

Leurs affaires sont considérables et s'étendent chaque jour.

James Pembroke est né à New-York, où son père possède un très bel hôtel dans la cinquième avenue.

Ce sont des gens très riches et d'une honorabilité parfaite.

Jonathan Pierce lui, est originaire de la Louisiane, il appartient à une famille de planteurs liée par la parenté à la mère de sir Pembroke, native elle-même de la Nouvelle-Orléans.

Dans l'usine de ces messieurs, il n'y a point d'ouvriers français, surtout de mécaniciens. Les mêmes ouvriers principaux sont là depuis sa fondation.

—Ces renseignements ne sont pas encourageants au point de ce qui nous intéresse, dit Adèle, qu'en pensez-vous ?

—Qu'il faut poursuivre le procès déclara Manuel Leval et charger M. Kelley de vous représenter. Avec mes instructions particulières il arrivera à des résultats peut-être inespérés.

Voudriez-vous aussi, demanda Pierre à son tour, savoir avec lui s'il ne lui serait pas possible de s'informer des choses suivantes ?

—Dites.

—1o Quel est celui des deux associés qui a fourni l'invention ?

2o Quel a été l'apport, argent, de celui-là ?

3o Enfin peut-on voir au bureau des brevets sur quoi repose leur invention, et en quoi leur produit est brevetable ?

Maître Leval avait écrit sous la dictée de Pierre.

—On pourrait aussi lui demander, dit Adèle qui avait écouté son frère les sourcils froncés : si celui des deux associés auquel le produit appartient n'a pas été lié dans les trois dernières années qui ont précédé son invention avec un Français quelconque, ouvrier, contremaître ou autre.

—Il y a longtemps de cela, fit observer l'avocat ; et en Amérique, la fièvre qui règne dans toutes les classes de la société, met des siècles où il n'y aurait chez nous que des mois, jugez donc, dix ans !...

—On peut essayer tout de même, dit Pierre de Sauves. M. Kelly connaîtra peut-être quelque agent habile, capable d'arriver au résultat que nous désirons si vivement obtenir.

—Oui, dit Adèle, priez-le de chercher dans cette voie-là, et s'il ne trouve pas ; eh bien !...

Elle s'interrompit.

—Quoi ? demanda M. de Sauves qui avait en sa perspicacité une très grande confiance. Que ferais-tu ?

—C'est mon secret, dit-elle avec une rougeur légère sur ses joues naturellement pâles. Je vous le dirai plus tard.

Toute la soirée se passa à parler du procès qu'on allait tenter à la maison Pembroke et Pierce, des chances de gain qu'il présentait.

—Je les crois très grandes, dit Me Leval, mais par surcroît de précautions, tâchez de décomposer le produit, si vous le pouvez, et de bien savoir si, comme je le suppose, tout ce qui est brevetable en lui, n'a pas été découvert par vous ; si ce n'est pas, en un mot, votre brevet que ces Américains ont simplement repris en double.

—J'y travaillerai tout demain, et aussitôt que je saurai quelque chose, je viendrai chez vous afin de vous le dire.

—Bien, tout de suite après j'écrirai de nouveau à sir Kelly.

On s'était levé, Manuel Leval allait partir.

—Voulez-vous aussi demander à votre ami, fit Adèle qui depuis un instant ne se mêlait plus à la conversation de l'avocat et de M. de Sauves quel est l'état social de ces Américains. Sont-ils mariés ?... Depuis combien de temps ? Ont-ils des enfants ? Quel nombre ? Et quel est l'âge de ces enfants ?

—Pourquoi tout cela ? l'interrogea Pierre qui ne comprenait pas le but de sa sœur.

Elle sourit.

—Chut ! dit-elle, c'est mon secret.

—Un autre alors ?

—Non, le même.

—Vous serez obéie, madame, répondit Me Leval en s'inclinant devant elle.

M. de Sauves mit son pardeseus.

—Ne m'attends pas, dit-il à sa sœur, je vais fumer un cigare en accompagnant notre ami.

Quand ils furent un peu loin de la maison et de manière à n'être entendus de personne :

—C'est absurde, dit Pierre, ce que je vais vous avouer, mais il me semble, je suis même certain d'avoir reconnu dans cet encrier la manière d'Eugène Gages. Quand il était chez moi, il dessinait, et pas mal véritablement ; il m'a soumis beaucoup de croquis, où à défaut d'un grand talent de dessinateur, il y avait beaucoup d'invention, et des idées très personnelles. Il composait surtout des bêtes étranges, des fleurs extraordinaires, des ornements fantastiques, mais tout cela joli, élégant, avec ce chic parisien impossible à trouver ailleurs et surtout bien à lui. . . .

—Eh bien ? demanda Me Leval intéressé, en voyant que Pierre s'arrêtait, hésitant.

—Eh bien, continua l'autre, je vous assure que sur l'encrier que vous m'avez remis tout à l'heure il y a deux chimères piétinant des fleurs, et que ces chimères, ces fleurs, tout cela me paraît avoir été fait par mon ancien ouvrier.

—Allons donc, voulut dire l'avocat. Est-ce que vous pouvez vous rappeler. . . . Depuis si longtemps ! . . .

Pierre s'arrêta au milieu de la rue.

—Je dois encore avoir chez moi, lui dit-il, les anciens croquis d'Eugène Gages, je vous les apporterai avec le résultat de mon travail et vous me direz vous-même ce que vous en pensez.

—Je veux bien. Mais votre sœur m'a affirmé maintes et maintes fois que celui que nous croyons les uns et les autres l'assassin de M. Chaniers était mort à Philadelphie.

—Peut-être !

—Comment ? . . . N'avez-vous pas vu son acte mortuaire à la légation française, daté du 14 septembre 1869 ?

—Oui, dit Pierre gravement, mais j'ai vu autre chose aussi.

Autre chose dont je n'ai jamais parlé à Adèle, afin que son imagination surexcitée ne se mit pas à se battre contre des moulins à vent ; afin surtout, alors que je me voyais impuissant vis-à-vis de l'assassin de son mari, de lui laisser reconquérir la paix, la santé et le calme dont elle avait besoin pour élever sa fille.

—Pouvez-vous me la confier, à moi, votre ami, cette autre chose ?

—Volontiers. Mais vous serez muet avec ma sœur, n'est-ce pas ? Car elle ne me pardonnerait peut-être pas mon mutisme d'alors.

—Vous avez ma parole.

—Eh bien, Eugène Gages soi-disant mort le 14 septembre 1869 a envoyé le 20 septembre, c'est-à-dire six jours après, un billet de cinq cents francs à la personne qui s'était chargée de sa fille.

L'avocat tressaillit profondément.

—Vous êtes sûr de cela ? demanda-t-il à l'ingénieur.

—J'ai la lettre, répondit simplement M. de Sauves.

Et sans attendre que Manuel les lui demandât, Pierre raconta tous les détails de son entrevue avec Mme Lureau et Martine Fresnay.

—J'ai longtemps eu des nouvelles de la petite élevée en Normandie, dit-il en terminant. Je supposais bien que les cinq cents francs envoyés par ce misérable étaient le dernier adieu à sa fille.

Mais il se pouvait aussi que je me trompasse, et qu'au contraire de loin il veillât sur elle. Non, cela ne s'est pas produit. Jamais on n'a entendu parler de lui.

—Qu'est devenu l'enfant ?

—Elle doit être dans son orphelinat d'où elle ne sortira, je crois, qu'à sa majorité. Mme Lureau, la Martine, Mme de Romilly, tout cela est mort ; alors comme je ne le croyais pas utile, je n'ai plus cherché à savoir ce qu'elle devenait.

—Vous feriez peut-être bien de vous en informer. Qui sait si dans ces derniers temps le père n'aura pas voulu avoir des nouvelles de l'enfant ?

—La fille de Mme Romilly, avec laquelle j'ai conservé quelques relations me le dira. Mais surtout, cher ami, pas un mot de tout cela à ma sœur.

—Vous pouvez compter sur moi, répondit l'avocat.

—Ma pauvre sœur ! reprit Pierre après quelques minutes de silence, elle n'a guère besoin de passer par toutes les angoisses que lui donnerait l'idée que Gages est vivant. Elle a bien assez de chagrin comme cela ! . . .

Profondément maître Leval tressaillit.

—Des chagrins ? . . . Votre sœur ? . . . répéta-t-il ; oui, je comprends, l'idée de cette mort si tragique plane toujours sur sa vie.

—Non, ce n'est pas seulement cela. Adèle a énormément regretté son mari ; au point que sans sa fille, elle en serait peut-être morte de désespoir elle-même.

Mais il y a dix ans ! . . . Et ma sœur n'en a pas trente.

Or quelle est la douleur sur laquelle à cet âge et après tant d'année enfiées le temps n'a pas jeté son voile ? . . .

—Alors qu'à donc Mme Chaniers ?

Un grand soupir vint mourir sur les lèvres de M. de Sauves.

—Sa fille ! dit-il très bas.

Puis plus haut :

—Je ne vous en parlerais pas, continua-t-il, si vous n'en aviez eu un échantillon ce soir.

—Bah ! le caprice d'un enfant gâtée. . . .

—Si ce n'était que cela ! . . . Malheureusement c'est une enfant sans cœur.

—Est-ce que c'est possible ? La fille d'une créature telle que votre sœur, et votre nièce, Pierre ? . . . Quant à votre beau-frère, je ne l'ai pas connu, mais il était votre ami, sa femme l'aimait, cela dit tout.

—Georges était l'être le meilleur, le plus droit, le plus franc surtout que l'on pût rêver. En lui, il n'y avait ni un recoin ni une arrière-pensée. Ouverte était sa vie, comme son intelligence, comme ses actes, comme ses mains.

Et gai, et aimable, et indulgent. Un peu fier, peut-être, mais si bon ! . . . Ah ! le cher compagnon, l'excellent frère que j'avais là ! . . .

Quelques larmes montèrent aux yeux de l'ingénieur.

Au bout de quelques secondes, il reprit :

—Sa fille est tout l'opposé de ce portrait. Elle est sournoise, menteuse, volontaire avec les faibles, souple et cauteleuse avec les forts. Et par-dessus tout elle n'aime ni rien ni personne. Suzanne, cette exquise créature qui ne l'a jamais quittée, et s'est mise à apprendre tout ce qu'elle ne savait pas afin qu'une autre n'élevât pas son idole, Suzanne est détestée par elle. Ma sœur, qui n'a ni un soupir, ni une pensée en dehors de sa fille, n'est pas plus aimée de Georgette. Jamais, malgré tout ce que Suzanne lui dit, lui souffle, lui fait faire, l'enfant n'a une attention, une caresse ou un baiser pour sa mère. Moi, le seul qui lui résiste, elle me craint et elle m'obéit ; mais elle me hait encore plus que les autres.

Plus tard, elle me brouillera avec Adèle.

—Ce n'est pas possible.

—Je l'espère bien, mais ma sœur est si faible avec cette enfant, elle cependant si ferme et si énergique pour tout le reste ! . . .

Ah ! continua Pierre, avec un accent de profond désespoir, je l'aime cette fille de Georges et d'Adèle, mais je suis bien malheureux de la voir ainsi. Et pas moyen de sévir, de la diriger comme il le faudrait, ma sœur en ferait une maladie. Si je ne l'avais pas vue nourrir à Adèle de son lait, sous mes yeux même, si je ne l'avais pas constatée chaque jour dans les bras de ma sœur et dans ceux de Suzanne, je dirais qu'on nous l'a changée en nourrice.

Maître Leval essaya de consoler son ami.

Depuis longtemps il était au courant du mauvais naturel de Mlle Georgette, car bien des scènes, encore plus désagréables que celle de ce soir, avaient eu lieu en sa présence.

—Robert arrangera tout cela dans quelques années, dit-il finement.

—Eh cui ! répondit Pierre, je sais bien que c'est le rêve d'Adèle, qui vous l'a confié, je le vois. Elle voudrait que nos deux enfants s'aimassent, et que rien de cette façon ne soit changé à notre vie de famille. Robert qui a déjà toutes les vertus fera un mari idéal, comme il est un fils exquis, mais Georgette ? Ah ! cher ami, jamais vous ne

saurez à quel point la nature rétive de cette enfant que j'aime me rend malheureux !

Manuel Leval ne manqua pas de dire à M. de Sauves tout ce que lui suggéra son ardente affection pour lui.

Tant de choses en effet à cet âge ingrat des fillettes les troubles et les rend désagréables. . . .

Puis tout à coup, cette méchante crise passée, on est étonné et ravi de trouver des petites personnes dévouées, douces, charmantes.

Il était tard, les deux hommes se séparèrent, l'un pour rejoindre à pied par les boulevards, la rue de la Ferme, l'autre pour regagner les hauteurs de Belleville.

Dès que Pierre et son ami eurent quitté le petit hôtel, Adèle remonta dans la chambre la plus voisine de la sienne, où Georgette dormait sous la garde vigilante de Suzanne.

Celle-ci, travaillait à un ouvrage de broderie dans son lit entouré de mousselines, l'enfant s'était endormie.

Adèle s'approcha.

Le sommeil de la fillette était tranquille, doux et paisible.

Sur son bras très blanc, déjà rond et joli, sa tête brune et pâle était appuyée, avec l'auréole de ses belles boucles brunes répandues autour d'elle.

Quoique ses splendides yeux noirs fussent clos, ces yeux profonds, naturellement impérieux et un peu durs, le visage de la fillette était étrangement séduisant avec sa matité, sa longueur élégante, ses fins sourcils et surtout la frange épaisse de ses longs cils qui traçaient sur la joue blanche une ligne sombre semblable à de la soie.

—S'est-elle endormie facilement ? demanda Mme Chaniers tourmentée.

—Comme si rien ne s'était passé ? répondit Suzanne.

—Elle n'a pas témoigné de regrets pour m'avoir mal répondu ?

—Elle les a peut-être éprouvés ; c'est même sûr ; mais vous savez bien qu'il n'est pas dans son caractère de le dire.

—Tu la soutiens toujours ! Si tu savais comme elle a été dure avec moi ce soir ! . . .

Suzanne dissimulait mal l'impatience que ces paroles faisaient naître en elle.

—Vous attachez aussi de l'importance à un tas de choses qui n'en ont pas, dit-elle. C'est toujours avec vous ou avec M. Pierre que Georgette est méchante. Avec moi, jamais. . . elle est au contraire, douce comme un agneau.

Il est vrai, continua naïvement l'excellente fille, que je ne la contrarie jamais.

—Et que tu l'aimes tellement que tu trouves tout ce qu'elle fait magnifique. Pierre a raison, quoique je ne veuille pas le lui avouer, avec ce système nous courons le risque de la rendre mauvaise, toi comme moi.

—Votre fille ? . . . Celle de M. Georges ? . . . Ah ! je l'en défie bien. Non l'enfant est bonne, mais son caractère est entier. Ce ne sont pas les plus redoutables, que je sache.

Et puis quand elle était toute petite, elle a été si malade, pouvions-nous la contrarier ? . . . Vous ne vous souvenez donc pas de ces horribles convulsions qui nous la mettaient comme morte, avec ses beaux yeux tournés, et ses pauvres menottes raidies ?

—Tais-toi, dit Adèle, ne parle pas de ça. Est-ce que tu crois que je l'oublierai jamais ?

—Eh bien, alors, voulez-vous recommencer ? Et ne savez-vous pas que pendant quelques années encore tout est à craindre ? . . . Après, ce sera différent. . . . Et puis, vous verrez, quand ses nerfs seront bien à leur place, elle deviendra bonne naturellement, au fond ne l'est-elle pas, comme vous ?

—Tu crois ?

—J'en suis sûre. Et je la connais mieux que vous, allez, moi qui ne la quitte ni nuit ni jour.

—Ah ! quel bien tu me fais, ma Suzanne. Je l'aime tant, notre pauvre trésor ! J'ai tant besoin d'espérer en elle, de compter sur son cœur. . . .

—Et il ne vous fera pas défaut, je vous le jure.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

L'amour de l'enfant qu'elles avaient élevé en commun, en avait fait deux sœurs.

—Veille bien sur elle, ma Suzanne, continu

Mme Chaniers au bout de quelques instants. Demain, au réveil, fais-lui comprendre bien doucement qu'elle a eu tort de me faire de la peine et tu me l'enverras dans mon lit. Ah ! c'est que j'ai souffert des baisers de ma fille !... ce soir surtout !... Suzanne tressaillit.

— Il y a donc du nouveau ? demanda-t-elle vivement.

Mais Adèle avait déjà réfléchi.

Le moment de parler, même à Suzanne cependant le dévouement incarné, n'était pas encore venu.

— Non, dit-elle, rien du tout.

Il est tard, couche-toi ; je vais en faire autant.

Mais avant de gagner le seuil de la chambre elle se retourna.

— A propos, dit-elle, ne va pas fermer la porte d'en bas au verrou. Pierre est sorti pour fumer un cigare, il rentrera bientôt.

Décidément, cette fois-ci, elle gagna la pièce voisine, celle où Georgette était venue au monde.

Là, elle ferma soigneusement les portes à clef, fit retomber sur elle les lourdes draperies des portières, puis, allumant toutes les bougies de la cheminée, même celles des candélabres appliqués contre une splendide armoire à glace à trois battants, elle s'approcha de ce dernier meuble, et, lentement, minutieusement, elle se regarda de la tête aux pieds.

Si à vingt ans, au début de cette histoire, Adèle Chaniers était belle, maintenant, dans la splendeur épanouie de la trentième année, elle était magnifique.

Ses yeux, ses cheveux, son teint, dans l'existence calme et sédentaire qui avait été la sienne, étaient restés les mêmes, tandis que sa taille avait acquis des richesses incomparables, que sa démarche de reine était encore devenue plus élégante, plus onduleuse, plus souple si c'est possible, grâce à l'aisance souveraine que lui avait donnée la vie.

Mais devant le rayonnement incomparable de sa personne tout entière, elle ne parut point s'attarder, car elle ne se sourit point à elle-même, au contraire.

Ses beaux sourcils si purs se froncèrent, ses yeux devinrent durs, ses lèvres tremblèrent, tandis qu'elle murmurait :

— Ah ! je suis encore assez belle pour réussir, si Dieu nous prend en pitié, et veut m'aider !...

XI.—UNE ASSOCIATION IMPRÉVUE

Un mois se passa.

Pierre, maintenant plus impatient que sa sœur, était revenu fréquemment chez maître Leval.

— Non, je n'ai encore rien reçu, répondait invariablement celui-ci. Mais ce n'est pas mauvais signe, au contraire.

Sir Kelly doit avoir engagé le procès, ou bien ses renseignements ne sont pas complets. Ayez la patience d'attendre ; nos affaires, avec lui, sont en bonnes mains.

Aussitôt que j'aurai du nouveau je viendrai vous le dire.

Un jour en effet comme on ne comptait pas sur lui, Manuel arriva rue de Belleville.

— Cette fois-ci, dit-il en entrant, je viens dîner avec vous, êtes-vous contents ?

— Oui, répondit Adèle, d'abord parce que vous êtes là, ensuite parce que je vois à votre physionomie que vous avez de bonnes nouvelles à nous apprendre.

— Et vous avez deviné juste.

— Alors, dites vite, fit Pierre, qui contenait mal son impatience.

— Puisque vous êtes le plus pressé, mon ami, c'est par les réponses à vos questions que je vais commencer. Car j'ai reçu une longue lettre de sir Kelly.

Io Quel est celui des deux associés qui a fourni l'invention, avez-vous demandé ?

C'est Jonathan Pierce.

— Ah ! Et qu'est-ce Jonathan Pierce ? demanda M. de Sauves.

— Un citoyen de la Louisiane, je vous l'ai déjà dit l'autre jour.

— Est-ce bien sûr cela ?

— Sir Kelly prétend qu'il n'y a aucun doute possible sur l'identité des deux associés.

— Bien, continuez.

— Deuxième question : Quel a été l'apport en argent de l'inventeur ?

— Jonathan Pierce a porté son invention et cinquante mille dollars d'argent comptant, soit environ deux cent cinquante mille francs.

James Pembroke a apporté la maison où a été installée l'usine et soixante quinze mille dollars. Voilà le résumé de l'acte d'association.

Pierre, le sourcil froncé, réfléchissait.

Comment les trente-huit mille francs d'Eugène Gages, eussent-ils pu s'être transformés en deux cent cinquante mille ?

Décidément c'était un rêve.

Surtout étant donné que ni l'un ni l'autre des deux Américains ne pouvait, assurait-on, cacher la personnalité de l'assassin sous un nom d'emprunt.

— Quant au brevet, continua maître Leval, c'est autre chose.

Il est tellement attaquant, que sir Kelly n'a pas attendu de nouveaux ordres, et a intenté à MM. Pierce et Pembroke un procès en contrefaçon.

— Ah ! Et le résultat sera-t-il long ?... Aussi long qu'ici où une affaire semblable peut durer des années ?...

— Non, c'est absolument l'opposé. Il est même probable qu'à l'heure actuelle tout doit être réglé.

— Et nous le saurons quand ?...

— Dans une quinzaine de jours environ.

— Et moi, dit Adèle, je vous avais demandé aussi de vous informer de certaines choses.

— C'est fait.

— Ah ! Et vous ne me donnez pas les réponses ?...

— Je vous sais plus patient que M. de Sauves sous sa froideur de surface, aussi vous avais-je prévenue tout d'abord, que je commençais par lui. Voici, madame, les réponses à ce que vous désiriez savoir.

James Pembroke s'est marié très jeune à Eliza Jumell-Chase, une jeune fille de New-York, de laquelle il a eu trois garçons, l'aîné, Benjamin, a dix-sept ans.

— Bien, Jonathan Pierce ?

— N'est pas marié, ni l'a jamais été.

— Quel âge a-t-il ?

— Trente-huit ans, et par surcroît de renseignements, sir Kelly dans sa lettre me fait son portrait.

Taille moyenne, cheveux et barbe d'un blond doré, teint clair, un peu rosé.

Instinctivement Pierre revoyait Eugène Gages avec son teint mat de brun, sa barbe et ses cheveux noirs comme les siens à lui, et si pareils que tous, excepté le médecin légiste qu'avait vu Suzanne après le procès, les avaient confondus.

Pendant ce temps, Adèle soupirait, et tout bas se disait :

— Trente-huit ans et libre !... Ah ! si je pouvais réussir !...

Après le dîner, Pierre dit à son ami :

— Pendant que ma sœur va faire réciter des leçons à Mlle Georgette, qui par exception est très sage, ce soir, voulez-vous venir dans mon cabinet, cher maître, je vous montrerai nos brevets...

Les deux hommes traversèrent la cour et entrèrent à l'usine.

Pierre alluma lui-même la lampe à gaz placée au-dessus du bureau, puis ouvrant un des tiroirs du meuble, il en tira des papiers et des dessins.

— Je n'ai pas eu besoin de casser l'encrier tout entier pour mes expériences, dit-il à l'avocat, le couvercle a suffi.

Oui, ainsi que je l'avais pensé, le produit est exactement le même que le nôtre, comme idée et comme procédé. La composition seule diffère. Mais c'est surtout le procédé qui est breveté. Tout cela, je vous l'ai déjà dit et expliqué.

Quant aux dessins dont je vous avais parlé, les voici. Ce sont les anciens croquis faits autrefois par Eugène Gages. Il y en avait trop pour que je pusse les porter chez vous. J'ai voulu attendre une de vos visites pour vous les montrer à côté même l'encrier que j'ai conservé intact tout exprès. Regardez.

Manuel se pencha et examina minutieusement.

— Vous avez raison, dit-il enfin, c'est le même genre.

— Le même genre s'exclama Pierre. Non, c'est encore plus que cela, car c'est tout pareil. Tenez, la chimère de l'encrier avec son corps tordu, ses griffes crispées, et sa tête relevée, la voici, exactement la même, sur ce croquis-ci.

Et du doigt, Pierre montrait, en effet, un petit projet de coffret, dont la base était faite de la chimère de l'encrier.

— Quant aux fleurs, continua M. de Sauves, ces fleurs étranges que l'on ne voit qu'en rêve, les voici encore.

Et il les montrait également à son ami, les mêmes, dessinées il y avait plus de dix ans sur un pied de corbeille, toujours par Eugène Gages.

— Oui, dit enfin maître Leval, votre imagination ne vous a pas abusé, et votre mémoire a été fidèle ; c'est la même main qui a fait ceci et cela...

Eugène Gages a évidemment changé de nom, et il est comme ouvrier dans l'usine Pembroke et Pierre, ceci ne peut laisser de doutes.

— Comment le savoir ? fit Pierre rêveur.

— Attendons l'issue du procès, ce qui ne peut tarder, et après, nous aviserons.

Ainsi que l'avait prévu l'avocat, quelques semaines après cette conversation, le résultat arriva de New-York, annoncé par une nouvelle lettre de sir Kelly, très heureux d'avoir aussi bien réussi dans l'affaire dont maître Leval l'avait chargé, et de lui avoir prouvé par ses soins et sa diligence l'importance qu'il attachait à lui être agréable ; le procès était gagné, et archi-gagné.

Le produit de MM. Pierce et Pembroke était déclaré une contrefaçon de la maison Sauves et Chaniers, les contrefacteurs étaient condamnés aux frais, à des dommages et intérêts considérables, de plus, à l'abandon de leur industrie.

On croit, ajoutait sir Kelly, que nos adversaires n'en resteront pas là. Peut-être feront-ils appel de ce jugement, peut-être aussi, c'est ce que leur conseil leur homme d'affaires, chercheront-ils à s'entendre avec nos clients.

— Vous le voyez, déclara Manuel au frère et à la sœur, en leur faisant part de ce résultat inespéré, la chance est aussi heureuse que possible. Plus que jamais attendez !...

Mais il y avait dix ans que Pierre et Adèle se contenaient, leur patience était à bout.

Ils ne purent fermer l'œil de la nuit ni l'un ni l'autre.

Était-il possible que le hasard seul eût fait découvrir le même procédé à ces deux Américains, bien Américains cependant d'origine ainsi que l'affirmaient les renseignements de sir Kelly ?...

Et Eugène Gages pouvait-il ne pas être mêlé à cette invention, de près ou de loin ?

Si Adèle qui ne connaissait pas la lettre du 20 septembre se le demandait, quels ne devaient pas être les doutes et les angoisses de Pierre, qui n'avait jamais cru, lui, à la mort du misérable, et qui avait encore comme preuve nouvelle de son existence les dessins et les croquis que Mme Chaniers ne connaissait pas !...

De très bonne heure, tous les deux, ils furent levés le lendemain, sentant l'impérieux besoin de se communiquer leur manière de voir et de juger ; de discuter l'affaire ; surtout de prendre une décision.

Une partie de la journée, ils ne causèrent que de cela, ne sachant pas s'arrêter à un parti, ayant de la peine à surmonter l'émotion qui les étreignait, à lire au dedans d'eux-mêmes, à débrouiller leurs idées confuses.

Partir !... Aller à New-York... Faire eux-mêmes une enquête !...

Certainement c'était cela d'abord qui se présentait à leur esprit.

Mais en creusant ces projets, que de difficultés !...

D'abord la langue qu'ils connaissaient à peine. Et puis, est-ce en quelques jours qu'on peut s'orienter, chercher, se reconnaître, et chose mille fois chimérique, trouver une piste dans une ville comme New-York ?...

Si les agents, probablement fort habiles, employés par sir Kelly lequel avait le cœur de prouver sa reconnaissance à maître Leval, n'avaient rien découvert, que trouveraient-ils, eux, Adèle et Pierre, des étrangers ?...